

EREV  
À LA VEILLE DE...

DU MÊME AUTEUR

*La Charrue de feu*, Buchet/Chastel, 2014.

ELI CHEKHTMAN

---

EREV  
À LA VEILLE DE...

Traduit du yiddish par Rachel Ertel

ROMAN  
BUCHET ● CHASTEL

Titre original : *Erev*  
© Eli Chekhtman, Tel-Aviv, 1983.  
Éditeur original :  
Isroël-Boukh, Fonds d'aide à la création yiddish.

Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-8-283-02859-9

*Pour une amie fidèle et dévouée de toujours,  
pour Jenya, avec amour*



## Sommaire

L'héritage littéraire d'Eli Chekhtman .....	11
Livre I .....	15
Livre II .....	139
Livre III .....	249
Livre IV .....	381
Livre V .....	481
Livre VI .....	567
Livre VII .....	669
Glossaire .....	805





## L'héritage littéraire d'Eli Chekhtman

Eli Chekhtman a écrit : « Ma mission, au sein de la littérature yiddish, était et demeure [...] de montrer à quiconque nie le *Galut*<sup>1</sup> ce que des générations, tant physiquement que spirituellement puissantes, ont élaboré sous son emprise, parfois dans des endroits fort isolés. » Et de fait, pour Chekhtman, sa mission en littérature consistait à donner voix et biographies aux générations de Juifs européens d'avant l'Holocauste. Ses romans explorent le destin de la culture yiddish au cours du xx<sup>e</sup> siècle – *Erev* s'ouvre sur la fin de la guerre russo-japonaise en 1908, l'année de la naissance de Chekhtman, et s'achève à la fin du siècle. Il y décrit la vie des paysans, des travailleurs, et des intellectuels des shtetls et des villes de l'Europe de l'Est.

Quiconque pénètre le monde chekhtmanesque – son héritage littéraire embrasse plus de 3 000 pages – plonge dans un chapitre de l'histoire juive durant lequel la culture yiddish était vivante et animée. Une culture en perpétuel mouvement, changeante – où, selon ses mots, « même les Juifs sédentaires sont des Juifs errants ». La vitalité de cette culture confère un sens même aux périodes les plus sombres, les plus apocalyptiques de l'humanité. Entrer dans ce monde, c'est décider de se battre pour que perdurent les valeurs morales défendues par la culture yiddish : la prévalence de l'intégrité de chacun, la résistance au mal, le pouvoir transformatif de l'amour, le caractère sacré de la vie.

Même s'il reste fortement lié aux autres auteurs yiddish de sa génération – Hofstein, Markish, Bergelson –, Chekhtman n'aura eu de cesse de dialoguer avec les grandes voix de la littérature mondiale. Les romanciers, poètes et philosophes de la Russie des xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles ont été ses compagnons quotidiens. Il a lu et relu leurs livres, les a gribouillés en long et en large de remarques, de réflexions, de points d'exclamation ou d'interrogation. Chekhtman était également un lecteur fasciné par le travail des géants de la littérature européenne et

---

1. Terme hébreu désignant le fait pour un peuple de vivre sous les lois d'une autre société.

américaine : Balzac, Baudelaire, Camus, Flaubert, García Márquez, Goethe, Holderlin, Hemingway, Mann, Schiller, et Stendhal. Il s'était assigné la mission de faire entrer les voix et les sensibilités de sa communauté dans la littérature mondiale.

*Erev*, le roman épique de Chekhtman, écrit et publié après la mort de Staline et achevé en Israël, s'est érigé comme l'élément central de son œuvre. Chekhtman était convaincu que son monde, son langage et ses personnages avaient besoin d'être envisagés en dehors du seul prisme d'un processus d'annihilation et davantage célébrés afin que soit commémorée leur culture désormais annihilée. D'autre part, il avait la sensation que le monde juif d'Europe, celui d'après la disparition du shtetl et sa folklorisation tragicomique, méritait d'être défendu. La langue yiddish devait être protégée – y compris en Israël – afin de ne pas être qualifiée d'« étrangère et désagréable ». Il fallait prendre la défense de protagonistes trop vite devenus des objets de préoccupation purement survivalistes. Chekhtman défendit ses personnages en insistant sur leur désir de transmettre des valeurs culturelles et un héritage, en décrivant l'immense – et quasi incandescente – ferveur de leurs disputes, en mettant en lumière la nature éminemment personnelle de leurs quêtes intellectuelles et de leurs différends. Il les a également fait entrer dans les traditions modernistes et romantiques via la polyphonie et la musicalité de son style. En usant fréquemment du motif du refrain, et en s'appuyant sur des narrations entremêlées et emboîtées (à la manière des poupées russes), ses phrases acquièrent un caractère répétitif (une histoire – un rêve – un souvenir – un aphorisme – une histoire), de sorte que la profondeur plus que la longueur de ses énoncés s'affirme comme la dimension prééminente de son style. Pour paraphraser Gustav Mahler, qui a écrit que les mots de ses symphonies étaient des extensions de ses idées musicales, le style d'Eli Chekhtman reflète son désir de poursuivre l'intensité de ses dialogues à travers des dispositions non verbales – musicales, architecturales.

L'œuvre d'Eli Chekhtman est un mémorial de l'Holocauste taillé à même la langue yiddish. À l'instar du mémorial d'Eisenman à Berlin, Chekhtman a cherché à créer un paysage littéraire vaste et accessible, qui mette l'accent sur la nature universelle des événements tragiques qui ont écrit l'histoire des Juifs dans la première partie du xx<sup>e</sup> siècle. À l'image du Yad Vashem de Safdie, il souhaitait également se concentrer sur la dimension personnelle et singulière de cette histoire.

Selon Mikhaïl Bakhtine : « *Pour comprendre, il est capital que la personne qui comprend se situe en dehors de l'objet de sa compréhension*

*créatrice – dans le temps, dans l'espace, dans la culture. Car nul ne peut percevoir pleinement sa propre extériorité et l'appréhender comme un tout, et aucun miroir, aucune photographie ne pourrait y remédier ; notre véritable extériorité ne peut être perçue et comprise que par d'autres, parce qu'ils se tiennent en dehors de nous dans l'espace, et parce qu'ils sont autres. »*

Aujourd'hui, au <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, nous sommes temporellement, spatialement et culturellement éloignés des mots de Chekhtman. L'énoncé de Bakhtine souligne paradoxalement le lien ténu entre l'altérité et la compréhension, entre des voix solitaires et leurs échos, et pointe aussi l'importance d'un acte de lecture actif, engagé, volontaire, qui vient nécessairement parachever toute œuvre d'art.



## Livre I



## I

Et à mesure qu'il s'obstinait, ses dernières forces s'éteignaient, l'abandonnaient. Enfin, incapable de maîtriser sa douleur, l'homme s'arrêta. Son genou gauche blessé le brûlait impitoyablement, tiraillait ses chairs. Ses yeux, seules taches lumineuses et vivantes de son visage, se voilèrent de larmes de douleur. Son cœur battait avec une mortelle tristesse.

Il était seul dans le vent, dans la nuit – une interminable nuit noire de fin d'automne. Sans ses béquilles, il se serait effondré tête la première dans le sable. Au-dessus de la forêt dépouillée par l'approche de l'hiver, dans un ciel infini, froid, lointain, mais criblé d'étoiles, une immense lune ronde émergea soudain d'un étang vert argenté.

L'homme s'essuya les yeux du revers de la manche et leva la tête. Il ne pensait à rien. Il lui semblait que la lune scintillante et humide frissonnait dans le vent... De longues gouttes rouges tombaient sur la terre. Quelques-unes coulaient aux coins de sa bouche. Il les lécha d'une langue sèche. Qu'elles étaient salées... Il respirait difficilement, bruyamment, la bouche ouverte. Le vent apporta le parfum oublié, égaré, d'une feuille roussie au soleil. De la terre montait déjà l'odeur piquante de la neige. Avant, avant même d'avoir trouvé sa sœur étendue sur le seuil de la maison, dans une mare de sang, il avait déjà perdu le compte des jours et des semaines.

Il avançait. Il traversait les villes et les villages, arpentait les routes et les sentiers, à moitié mort de faim. Il ne savait pas tendre la main. Il attendait que les gens comprennent. Et il se sentait humilié, mortifié quand il recevait l'aumône. Par des jours brûlants et des nuits de pluie glacée, sautant sur ses béquilles, un soldat rentrait de la guerre contre le Japon.

Il savait qu'il avait une maison, une famille, et c'était sa seule consolation, la seule source où puisaient son courage et sa volonté. Il ne l'avait pas oubliée un seul instant, où qu'il fût, ne l'avait jamais

perdue de vue. Il voyait son père au haut d'une échelle, arracher des deux mains les pommes mûres, les poser délicatement dans un panier. Vendredi soir, après la dure semaine de travail, assis sur le banc de pierre, sous les fenêtres disjointes, il fumait sa dernière pipe avant shabbat. La tête inclinée, il faisait claquer les doigts de sa main gauche. Et sa mère, son fichu blanc noué sous le menton, qui rentrait de l'étable. Au bout de ses bras noueux, le seau de lait entouré de deux cerceaux de bois neufs. Dans la famille on l'appelle « le calme été »... Et sous le vieux poirier massif, aux branches touffues, son frère Daniyel. Une écharpe verte autour du cou, les cheveux prématurément blanchis, il tient son pinceau à la main. Le regard toujours perdu au loin, il peignait. Sa femme, Malkè, dit de lui : « Il est mon trésor, ma joie et mon malheur... » Mais plus Avrom les voyait distinctement, plus il lui semblait qu'ils n'existaient pas, que ces images n'étaient qu'un rêve, qu'il était resté seul, seul au monde. Et si même ils vivaient quelque part, c'était si loin, dans un lieu si reculé que jamais Avrom Boïar ne pourrait l'atteindre avec ses béquilles.

Il avait vu mourir l'été. Les derniers jours ensoleillés s'étaient consumés. Au bord de la route l'absinthe avait déjà perdu ses fleurs. Tout se fanait à l'entour. Des cigognes passaient en criant, haut dans le ciel, sur leur route lointaine. Les vols de canards sauvages s'étiraient en méandres irréguliers. Les bécasses suivaient le cours des fleuves. Les feuilles, d'un jaune de cire, tombaient des arbres, sans bruit. Seul le sorbier avait encore sa couronne de feu.

Le soldat avait le cœur lourd. Mais dès qu'il vit les premiers marais de Polésie, couverts d'une mousse d'argent, de laïches et de roseaux, les maisons de bois, avec les citrouilles jaunes sur les toits de chaume noir, le lin, les pots de glaise sur les clôtures d'osier tressé, les soleils dans les jardins – ces grands yeux de fin d'été aux cils d'or touffus –, dès qu'il vit tout cela, Avrom Boïar frémit de joie, pour la première fois depuis le début de ses épreuves et ses souffrances.

Il s'arrêta, n'en croyant pas ses yeux. L'érable familier, aux feuilles pointues, le vieux saule dans le vallon obscur et humide, les pins élançés aux racines saillantes d'où s'exhalait encore une odeur de résine, les trois bouleaux argentés et tachetés de sombre, les dunes de sable blanc qui s'étiraient sur des verstes et des verstes : il craignait que cela ne fût qu'un rêve, un sortilège, une hallucination.

Pour s'en assurer, le soldat ferma les yeux quelques instants. Puis il leva ses cils poussiéreux. Non, il ne s'était pas trompé. Pendant des mois il avait eu de ce paysage une nostalgie poignante. Et maintenant



tout était devant lui. Et il sentit soudain sous son pied valide la terre de Polésie – cette terre où il était né et avait grandi. Tu y es arrivé, hein, se dit-il. Allons, Avrom, courage, ce n'est plus très loin. Tu te reposeras chez Rokhl. Tu seras le bienvenu chez elle. Quel bonheur d'être l'hôte de quelqu'un... Et puis en route pour la maison. Ivre de joie, il frappa la terre de sa béquille.

– Maman ! s'écria-t-il – et il ajouta tout bas, pour lui-même : J'arrive, maman, j'arrive – avec le sentiment d'orgueil de celui qui a triomphé des épreuves.

Décharné, plus que la peau sur les os, il n'était qu'une ombre aux yeux mi-clos, avec une barbe ronde et hirsute, les lèvres desséchées et blanches. Un fantôme coiffé d'un bonnet en peau avec une cocarde, vêtu d'une capote militaire étriquée. Sac au dos, le soldat approchait, sautant sur un seul pied presque nu, soutenu par ses béquilles. Il approchait de sa maison, de ses parents qui, tous deux, matin et soir, dans la petite chambre, disaient le Kaddish\*<sup>1</sup> pour lui...

Mais il était encore loin de sa demeure, cachée quelque part au fin fond des forêts de Polésie. Et même pour arriver chez sa sœur, Rokhl, il avait encore bien du chemin.

Chaque jour, le soldat s'enfonçait dans l'automne. Quelques semaines plus tôt, les routes étaient encore pleines de vie. On labourait, on semait les céréales d'hiver, on déterrait les pommes de terre, des chariots pleins les emportaient. Sur les chaumes, paissait le bétail entravé. Dans les vallées, autour de feux de bois, les bergers s'assemblaient. Des charrettes passaient. Les paysans prenaient volontiers le soldat. Chaque maison était prête à l'héberger, à le nourrir. Le soir, brisé, épuisé, étendu sur la paille fraîche, il entendait s'élever les chants proches et familiers.

*La forêt a murmuré,  
Le soleil au vent a chuchoté,  
Vent, ô vent,  
Les rameaux ne les brise pas,  
Sur le chemin ne les jette pas.*

Les yeux du soldat s'emplissaient de larmes. Il écoutait le chant s'éloigner dans la nuit, emporté par le vent dans les bois. Et les forêts

---

1. Tout terme ou expression suivi d'un astérisque se trouve dans le glossaire. (N.d.T.)

alentour ne cessaient de murmurer et de bruire. Il n'aurait pu expliquer pourquoi le chant le bouleversait. Son cœur se serrait.

Mais soudain, tout près, probablement entre les meules de foin, quelqu'un caressait des cordes et une voix chaude implorait :

*Adieu, ma bien-aimée aux sombres yeux,  
Ne m'oublie pas, sois bonne pour moi !*

Le soldat souriait à travers ses larmes. Non, se disait-il avec assurance, Doptzia ne m'a pas oublié. Les bras pliés sous la tête, il se mettait à chanter :

*Par quel sort as-tu attaché mon cœur  
Pour que jour et nuit il brûle pour toi ?  
Tu ne m'as jeté nul sort  
Mais mon cœur s'est épris de toi.*

Toute la nuit, il rêverait de cette fille aux yeux noirs, aux longues tresses blondes. Il lui poserait sans fin la même question.

– Tu ne l'as donc pas vu, tu n'as pas compris que j'étais amoureux de toi ? Le jour même où tu es arrivée chez ton oncle, dès que tu es descendue de la charrette, tu es entrée dans mon cœur.

## II

Il ne se reposa pas chez sa sœur comme il l'avait espéré, comme il avait rêvé. Il ne fut l'hôte de personne. Quand il arriva au village en sautant sur un pied, il était midi passé. Le massacre aussi était passé. Il trouva Rokhl étendue sur le seuil de sa maison, baignant dans son sang. Le soir même, dès la nuit tombée, on la porta en terre à la lumière de dizaines de lanternes. Personne ne savait encore qui était ce soldat barbu avec ce bonnet de peau surmonté d'une cocarde, qui vacillait dans son effort surhumain pour porter la civière. Mais le bruit se répandit :

- C'est son frère...
- Il rentre de la guerre...
- Quel accueil...
- Malheur, malheur à nous !

Et de nouveau monta dans la nuit une clameur de détresse qui déchirait les cieux.

La nuit même, dès que la fosse fut comblée, il quitta le cimetière à la hâte et se remit en route, sautant sur sa jambe valide. Il fallait courir. Peut-être tous les siens l'attendaient-ils, étendus sur le seuil dans leur sang.

Chaque jour, comme la forêt d'automne, Avrom Boïar devenait plus sombre, plus taciturne. Il ne cherchait même plus de gîte pour la nuit. Il avait du reste atteint la partie de la Polésie où la population était la plus clairsemée. Des marécages à perte de vue. De rares villages. Séparées par des milles et des milles, des fermes isolées se blottissaient dans les bois.

Les jours étaient si courts : l'un venait déjà de s'écouler. Un silence menaçant pesait sur le monde, malgré le bruissement du vent. On n'entendait presque jamais le bec du pivert frapper le tronc sec des arbres ou le sifflement des mésanges s'élever dans l'air du crépuscule. Le vent lui apporta l'odeur de l'eau. Quelque part, pas très loin, coulait le fleuve. Avrom avait dans sa musette quelques pommes de terre, un

chou, deux oignons, une pincée de sel. Il se laisserait glisser vers la berge, allumerait un feu et ferait cuire tout cela. La faim lui serrait le cœur à le faire défaillir.

Et pourtant, selon sa vieille habitude, ses gestes étaient calmes, méthodiques : on aurait dit qu'il s'occupait d'un autre, d'un homme épuisé et malade qu'il devait réchauffer, à qui il devait sauver la vie peut-être. Sur le pan raide de sa capote militaire, il éplucha les pommes de terre, hacha le chou, coupa les oignons en rondelles. Il jeta le tout dans sa gamelle en laiton noircie par la fumée. Agrippé à une béquille, il descendit la berge abrupte et sablonneuse. L'eau vivait encore, mais elle était déjà très froide, à la veille d'être prise dans la glace. Le soleil qui se couchait très bas à l'horizon se reflétait à peine dans les eaux denses et lourdes. Avrom se lava d'abord les mains, puis le visage, puis les légumes préparés dans sa gamelle. Et pendant tout ce temps, il parlait à sa mère.

– J'arrive, maman, j'arrive !

Dans les eaux grises, il vit soudain des lanternes s'allumer. Il entendit le son de la première pelletée de terre jetée sur la civière de sa sœur égorgée. Il se redressa. L'eau l'attirait irrésistiblement. C'est avec une peine infinie qu'il se hissa sur la berge, sa gamelle pleine à la main. Son pied glissait sur le sable mouvant. La terre semblait se dérober sous lui.

Couvert de sueur, sa jambe vacillant sous le poids de son corps, il atteignit l'endroit où il avait laissé sa capote, sa musette et l'autre béquille. Il reprit son souffle et commença à creuser un trou pour allumer le feu. Il entassa du bois mort, ajouta des pommes de pin, puis plongea la main dans sa poche pour y chercher les allumettes. Son visage s'assombrit. Ses yeux brillèrent, brusquement asséchés. Il fouilla, secoua, vida, retourna toutes ses poches, sa musette. Mais il ne les trouva pas. Il refit le pénible chemin qui menait du haut de la berge au fleuve. Il chercha, il creusa...

Assis sur la rive, il suivait des yeux ses eaux lourdes, lentes. Le soleil se couchait. Un corbeau aiguisait son bec sur une branche de pin. Avrom pensa qu'il était le seul survivant sur terre. Il sentit de nouveau l'attrait irrésistible de l'eau.

Il s'enfuit, escaladant à quatre pattes la berge sablonneuse. Puis s'étendit sur le sol. Les yeux fermés, il sentait dans sa bouche le goût de pommes de terre chaudes, dans ses narines montait une odeur aigre-douce de soupe aux champignons. De rage, il asséna un coup de béquille à sa gamelle. Tout son contenu s'éparpilla aussitôt. La gamelle

dévala la berge avec un bruit métallique, et glissa dans le fleuve avec un clapotis. Le soldat regarda l'eau. La gamelle n'avait pas coulé. Le courant l'avait charriée sur un banc de sable, un îlot où gisait un tronc de pin solitaire, sans doute tombé d'un train de bois au printemps, et qui désormais montait et descendait au gré des vagues.

Avrom Boïar se remit en route. Le soleil était couché. À l'ouest scintillaient des reflets d'un blanc d'argent. Homme des bois, il savait que c'était là le signe annonciateur du gel. La nuit, les vents déchaînés arrachaient des étoiles dans le ciel. Ils pouvaient apporter une tempête de neige. Et le soldat, la sueur de la faim au front, sautait toujours le long des sentes et des sentiers, le long des forêts vides et noires.

– J'arrive, maman, j'arrive, bégayait-il.

La nuit montait de la terre, tombait des cieux. Étoilée, noire, interminable est la nuit de fin d'automne. Les béquilles s'enfonçaient si profondément dans le sable qu'il lui était presque impossible de les en arracher. De fatigue, sa jambe blessée enflait. La douleur irradiait dans tout son corps. Chaque fibre frémissait. Ses tempes battaient, sa vue se brouillait. Son obstination grandissait. Mais ses dernières forces déclinaient, s'éteignaient.

La lune au scintillement humide frissonnait toujours dans le vent... Des ombres fantastiques, longues, fines, tortueuses, allaient et venaient sur les dunes. Elles montaient, s'élevaient dans les airs, retombaient de nouveau. Avrom se sentait suivi. Quelqu'un marchait furtivement sur ses pas. Il entendait même les branchages secs craquer sous le pied de l'inconnu.

– Rokhl, bégayait-il, Rokhl, c'est toi ?

Soudain il se mit à crier :

– Que me voulez-vous ? Pourquoi me poursuivez-vous ?

Personne ne répondit. Sa voix se noya dans les marais. Là-bas, au-dessus des vastes étendues marécageuses, montait la plainte d'un oiseau blessé. Avrom écouta le cri aigu se briser dans le gosier desséché de l'animal et oublia tout. Le désir brûlant d'aller à la recherche de l'oiseau à travers les marais infestés s'empara de tout son être. « Sinon, qui l'aidera ? » Il se remit en marche. Mais l'inconnu lui emboîta le pas. Lui aussi descendit la dune de sable en sautant sur un pied. Et lentement, silencieusement, il retira les béquilles de sous les bras du soldat. La lune se détacha brusquement du ciel, tomba sur un arbre, et la terre se trouva couverte d'étincelles.

Le soldat gisait sur le chemin. De longues plantes touffues et flexibles s'enroulaient autour de lui. Un héron blanc aux pattes grêles

et noires sautillait sur lui, passant d'une épaule à l'autre, picorant ses tempes de son bec vert jaunâtre. Avrom se débattait. Le bec dur et pointu s'enfonçait dans son crâne. Il allait lui broyer les os. Un bouleau noir, pris dans les flammes, tournoyait au-dessus de la forêt. Une lave chaude et humide s'abattit sur les yeux du soldat. Il était emporté par un cheval fougueux, il brandissait un sabre nu au-dessus de sa tête. Parmi des milliers d'autres voix, la sienne scandait :

– Vive le tzar !

Soudain le cheval se cabra, démontra presque son cavalier. Un jet de sang noir gicla de sa gorge. Ses pattes de devant battirent l'air, celles de derrière patinaient vainement sur la pente du monticule. Avrom Boïar voulut sauter à terre, mais quelque chose de fin, d'émoussé, de brûlant, s'enfonça furieusement dans son genou.

### III

Sur un chemin sablonneux de Polésie roulait cette nuit-là une télègue. Après un long débat passionné à propos du particulier et du général, de l'individu et de la collectivité, les deux voyageurs dormaient à poings fermés. Le cocher, surnommé Leïzer l'Asmodée – tel le démon biblique – à cause de sa force peu commune, semblait dormir lui aussi, le corps trapu calé dans le siège, son bonnet en peau de lapin rabattu sur ses yeux fermés. L'Asmodée ne dormait pas vraiment, mais comme toujours lorsqu'on le laissait tranquille, il somnolait.

La jeune femme, elle, n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Depuis le début de ce voyage interminable, elle n'avait pas desserré les lèvres. Les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, les yeux grands ouverts, elle semblait attendre. Cela devait arriver. Dans cette forêt, en cette nuit de vent sauvage, étrangement lumineuse sous les rayons froids de la lune qui s'élevait peu à peu dans le ciel, sous le scintillement dur des étoiles, elle devait rencontrer quelqu'un qui, s'il ne l'aidait pas, du moins lui apprendrait comment en finir avec cette vie, comment trancher la corde qu'elle portait au cou depuis près de dix ans. Une vie honteuse, pensa-t-elle. Oui, Iva, c'est une vie honteuse que tu mènes là.

À mesure que la télègue s'enfonçait dans la forêt, le froid et la solitude s'infiltraient de plus en plus intensément en elle. Son mari, étalé de tout son long, sa pelisse noire tirée sur la tête, parlait dans son sommeil. Un sourire de mépris se dessina sur les lèvres d'Iva.

– Il fait ses comptes avec sa chère petite maman...

Le second voyageur, un médecin, dormait aux pieds d'Iva, la tête appuyée sur un sac d'avoine. Sa barbe noire se balançait au rythme de la route tandis que la lune se reflétait sur les grands verres de ses lunettes. Iva n'éprouvait plus de sentiment pour son mari depuis longtemps déjà. Les faits et gestes qui l'avaient blessée si profondément ne suscitaient plus aucune réaction en elle désormais. Elle était atteinte de la plus grave, la plus opiniâtre des maladies : l'indifférence.

Les gens, les événements, ne lui inspiraient plus que cette effroyable question : « Qu'importe, ça ou autre chose ? De toute façon, ma vie est définitivement jouée – qu'importe alors ? »

Jamais, jamais elle n'avait pu oublier – et à plus forte raison pardonner – le crime qu'il avait commis contre elle en tant qu'être humain et en tant que femme. Mais avec le temps, son aversion et sa haine s'étaient estompées. Il occupait maintenant dans sa vie la même place que sa maison, ce bâtiment de quatre étages avec tous ses habitants. Son beau-père, Reb Nosn Landa, ancien juge rabbinique dans cette ville, était un véritable Juste dissimulé\*. Sa belle-mère, avec son triple menton et ses longues boucles d'oreilles précieuses, restait à la tête de son grand magasin malgré son âge. Elle ne faisait confiance à personne et se rendait elle-même tous les ans à la grande foire de Leipzig. Oui, son mari occupait dans la vie d'Iva une place identique à celles de ses deux belles-sœurs hautaines et leurs époux, identique à celles de tous les accessoires familiers si importants à leurs yeux. Oui, dans sa vie, son mari faisait partie de ces choses qui ne la touchaient pas le moins du monde, mais qui exigeaient de sa part une vigilance perpétuelle. Mais à mesure qu'elle s'enfonçait dans cette forêt, qu'elle approchait de la maison où elle était née et dont elle avait été arrachée si brutalement, tous ses ressentiments, toutes les humiliations subies revenaient avec une force et une acuité accrues. Ses vieilles plaies s'ouvraient et saignaient de nouveau.

Les arguties de son mari quant à la valeur de la personnalité, ses déclarations péremptoires que seul un être d'exception pouvait guider et éclairer la conscience des masses, la mettaient hors d'elle. Elle avait pourtant fini par ne plus faire attention à toutes ces paroles vides, par ne plus même les entendre. Et quand par hasard ces mots frappaient son oreille, ils faisaient naître sur ses lèvres un sourire amer et fugitif : « Il se croit un être d'exception. » Mais aujourd'hui, ballottée par les cahots dans ce coin de la télègue, elle était à nouveau exaspérée et mortifiée : « Moi, il ne m'a jamais considérée comme un être d'exception. Ni avant, ni maintenant. »

Malgré tout, l'indifférence n'avait jamais réussi à se bâtir un nid douillet dans son âme. Ses nuits étaient souvent remplies d'angoisse et de honte. Et toutes ces pensées qu'Iva s'était efforcée d'étouffer, de bannir de son esprit, revinrent à la charge. Plus la télègue s'enfonçait dans la forêt, plus Iva approchait du toit paternel, de l'endroit où avait éclaté l'incendie de sa vie, plus elle se sentait prise en étau.



Et Alexandre Landa, l'homme qui l'avait traînée de force sous le dais nuptial pour satisfaire son plaisir et sa concupiscence, lui qui était devenu, malgré elle, le père de son enfant, lui, le propriétaire de cent métiers à tisser et d'une belle jeune femme, restait étendu au fond de la télègue, emmitoufflé dans sa pelisse. Il craignait que le vent n'effleure sa chère personne. Et il parlait dans son sommeil. « Il doit encore disserter sur la valeur de l'être. » Elle eut une envie folle de le prendre par les épaules, de le secouer, de lui crier à la figure : « Finie la plaisanterie, Alexandre. Sache-le, je ne rentre pas pour voir ma mère malade ! Je rentre pour voir Daniyel, pour lui amener un médecin ! »

Soudain une pensée terrible la frappa. « Ce n'est pas vrai, ce n'est pas Daniyel que je vais voir. Je fais un pèlerinage sur la tombe de mon amour. » Et elle restait assise, la tête dans les mains, ses yeux grands ouverts perdus dans la nuit, attendant quelque chose et quelqu'un.

La lune glissait sur les forêts de Polésie. Le verglas couvrait la terre d'étincelles éclatantes. Quelque part dans les marécages, un oiseau blessé jetait son cri. Le froid et le scintillement des étoiles indiquaient l'approche du jour. Leïzer l'Asmodée avait négligé ses devoirs et laissé les chevaux à eux-mêmes sur cette route inconnue. Soudain, ils se lancèrent au galop. Le cocher assoupi sursauta.

– Tout doux ! – il tira sur les rênes. Dans une descente vous avez le feu au cul ! Holà, tout doux, d'habitude ça traîne comme des richards après un bain turc ! Holà, tout doux !

La bise matinale emportait ses paroles. Iva aurait voulu lui demander de ne pas aller trop vite. Elle n'avait pas la force d'affronter la maison paternelle d'où elle avait été chassée d'une façon si terrible. Elle s'approcha de l'Asmodée.

– Je vous en prie, n'allez pas si vite. Revoir Daniyel, retrouver ma mère, c'est au-dessus de mes forces. Ma mère est ma pire ennemie. Sans elle et son frère Abouch, ça ne serait jamais arrivé... Elle me haïssait depuis le berceau. Elle détestait tout le monde, et moi en particulier. J'étais pourtant sa seule fille. Quelle haine ! Et pourquoi ? Pourquoi ?

Le vent lui envoyait dans la figure la longue barbe de l'Asmodée, mais elle ne la sentait pas. Il se pencha vers elle et lui cria :

– Tout doux ! Madame, accrochez-vous à la ridelle !

Alors seulement, elle s'aperçut qu'elle se tenait à genoux derrière l'Asmodée, les mains sur ses épaules. Lui avait-elle donc vraiment parlé ?

– Est-ce que je vous ai parlé ? lui demanda-t-elle.

L'Asmodée s'était dressé et tirait sur les rênes de toutes ses forces. Il gronda et sa voix résonna dans toute la forêt.

– Holà, tout doux ! dit-il en sautant de son siège.

La télègue versa avant qu'elle ne saisisse le sens de ce cri et la raison pour laquelle le cocher avait sauté. Elle était dans les bras de l'Asmodée. Au-dessus de sa tête une roue tournait.

– Tout doux, lui dit le cocher. C'est encore une chance...

Elle se libéra, puis se releva.

– Nous avons bien failli mourir !

– Tout doux, madame. J'pouvais quand même pas écraser un homme.

– Quel homme ?

– Celui-là, là-bas – et il indiqua du manche de son fouet une forme étendue sur la route.

Le bruit, l'agitation, les cris de la télègue renversée, mais surtout le grondement de l'Asmodée qui avait ébranlé la forêt assoupie, ramenèrent un instant le soldat à la vie.

Il ouvrit les yeux. En haut, entre les arbres, une télègue retournée, des hommes, des chevaux, les encolures dressées, le timon pointant vers le ciel. Et à ras du sol, appuyée contre un arbre, la lune s'étire toute pâle. Non, ce n'est pas la lune. La lune s'est brisée, il y a quelques instants, elle s'est éparpillée en miettes. Ce n'est qu'une miche de pain blanc... Il voit sa sœur sortir de sa tombe. Il ne peut distinguer sa tête, seulement deux bras, couverts de sang jusqu'aux coudes. Les deux mains sanglantes s'étendent au-dessus de la dune de sable, les doigts écartés et crispés ; elles s'étirent vers le pain blanc. Le soldat sent un goût de bile emplir sa bouche. Sa langue, un morceau de bois sec.

– Rokhl ! supplia-t-il, Rokhl, ne prends pas tout le pain, donne-m'en aussi un bout...

Le héron aux longues pattes noires le rendait fou à force de picorer ses tempes. De nouveau les ténèbres chaudes enveloppèrent la télègue, les hommes, les deux bras sanglants, le pain blanc. Et tout fut englouti.

Iva était heureuse que la télègue se soit retournée. Tout, pourvu que le chemin soit plus long. Elle avait peur de se retrouver dans le cimetière de sa jeunesse.

Le mari d'Iva, encore endormi, se précipita vers le médecin. Affolé, agitant les bras, il demanda d'une petite voix fluette combien de bandits les avaient attaqués. Leïzer l'Asmodée serait-il capable d'en venir à bout ? N'avait-il pas la réputation d'être le plus costaud des cochers ?

– Je lui achèterai un cheval. Dites-lui que je lui achèterai...

– Tais-toi un peu. Regardez-moi « cet être d'exception ». Personne ne t'a attaqué, lui lança sa femme en s'approchant. Tu es encore plus lâche que je ne le pensais.

Elle aida le docteur à se relever.

– Venez voir, un homme est étendu sur la route.

Dans les conditions où ils se trouvaient, le docteur ne pouvait pas grand-chose pour le malade. Il écarta les bras d'un air résigné, clignant des yeux. Il avait perdu son binocle dans sa chute et, malgré la clarté de la lune, il ne voyait rien. Le mari d'Iva s'approcha aussi.

– Alors quoi ? demanda-t-il. Est-ce qu'il ne fait pas simplement semblant ?

– Non, il ne fait pas semblant, répondit le docteur avec un soupir. Prenez donc sa main, elle est brûlante de fièvre – l'impuissance qui résonnait dans sa voix faisait naître un sentiment de pitié qu'on éprouve habituellement plus pour le malade que pour le médecin. Oui, c'est grave, sa jambe est enflée. Cela peut être n'importe quoi, même une gangrène gazeuse. Oui, cela se pourrait bien... Tenez, Alexandre Natanovitch, prenez-lui la jambe, vous verrez par vous-même.

Alexandre Natanovitch enfila sa pelisse.

– Il ne fait pas chaud, marmonna-t-il en faisant les cent pas le long de la télègue.

– Ilya Ilytch, essayez de lui faire dire qui il est.

– Lui faire dire qui il est ? Rien que ça ! Ce ne sera pas facile.

Le docteur se pencha et prit une fois encore le pouls du malade.

– C'est le peuple qui paie les frais de la guerre. Je suis absolument certain qu'on l'a fait sortir trop tôt de l'hôpital. C'est criminel.

– Ilya Ilytch, dit Iva, ne perdons pas de temps. Dans l'état où il se trouve, nous ne pourrions rien en tirer de toute façon, n'est-ce pas ?

– Non, il ne faut pas y compter. D'ailleurs, pour le moment, peu importe son identité ou la ville dont il vient. Il nous reste une vingtaine de verstes à faire ?

– Pas davantage ? – elle se tourna vers le cocher qui attelait les chevaux. Soyez gentil, je vous prie, apportez-moi la ridelle.

– La ridelle, en voilà une histoire ! Je vais le soulever et le porter dans mes bras, voilà, tout doux !

– Certainement pas, sieur Leïzer, apportez la ridelle, s'il vous plaît. Et, s'adressant à son mari, elle ajouta :

– Nous allons prendre le soldat avec nous, puis nous aviserons.

Le docteur Ilya Ilytch, vieux garçon à la barbe soignée, écoutait, les yeux fermés, la voix d'Iva. Dans cette forêt, sous cette lune froide, figée au seuil de l'hiver, elle avait pris un timbre particulier. Quelque chose de nouveau y résonnait.

– D'accord ? demanda-t-elle à son mari.

– Mais Dieu sait qui... Bien sûr que je suis d'accord.

Inondé par la clarté de la lune, Alexandre Landa se tenait face à la télégraphie. Il était fort mécontent du voyage. Ses lèvres grimaçaient. Il se méfiait de chacun et suspectait des pièges à chaque instant. On voulait sa mort. L'Asmodée avait fait verser la calèche exprès, il en était certain. La présence du soldat n'était qu'une ruse. D'ailleurs, ce n'était pas un vrai soldat. Ça allait sûrement mal finir. La vieille douleur au ventre le reprit de plus belle.

– Qu'est-ce que tu attends, Alexandre ?

– Je peux l'aider ?

Et comme toujours, quand il arrivait un malheur à quelqu'un en sa présence, il portait sa main à sa poche, prêt à faire l'aumône. Sa femme s'approcha de lui au point de le toucher et lui souffla à l'oreille :

– Il faut aider à porter le soldat dans la télégraphie, c'est peut-être un « être d'exception ».

Lui non plus ne reconnut pas sa voix. Elle était pleine d'amertume et de mépris.

## IV

Les étoiles s'éteignaient. La lune décolorée n'éclairait plus mais versait sur la forêt une lueur blafarde. Le jour pointait. Un vent froid s'était levé, qui pénétrait jusqu'à la moelle des os. Le soleil n'allait pas tarder à paraître. Les chevaux, couverts d'écume, avançaient lourdement. Les roues grinçaient.

L'Asmodée somnolait sans même penser que ses très honorables passagers auraient pu le remercier. S'il n'avait pas sauté à temps de son siège, s'il ne les avait pas soutenus, portés, ils seraient sans doute bien mal en point à cette heure-ci.

La jeune femme s'accroupit aux pieds du blessé. Il était toujours inconscient mais semblait calme. De temps en temps, sa respiration devenait saccadée et sifflante. Iva regardait avec un sourire attendri le docteur qui suivait la télègue à pied, les mains dans le dos, la tête rejetée en arrière. Le vent séparait en deux sa longue barbe. Il levait les pieds très haut et sifflotait l'air de sa chanson préférée, celle qu'il chantait à toutes leurs soirées :

*Mon tamis est troué,  
Mon tamis est cassé,  
Mes chaussures sont déchirées,  
Pieds nus j'm'en vais danser.*

Et quand il arriva au refrain « Viens, viens danser avec moi », il se mit à siffler d'une façon cavalière et insouciant, et à lever les pieds plus haut encore. Quel homme généreux, pensa Iva, il ne vit que pour autrui. Depuis bientôt cinq ans, on pouvait le voir tous les soirs parcourir les ruelles étroites aux maisons bancales, dans son petit cabriolet bas à deux roues, aux limons tordus, tiré par un grand cheval roux. Le bruit courait même qu'il s'était installé dans ce chef-lieu de province uniquement parce que y vivaient beaucoup de pauvres. Il n'attendait pas d'être appelé, il allait de maison en maison. Il entrait partout comme un proche, comme un parent. Devant lui, les gens n'avaient

pas honte de leur misère, de leur détresse. Iva lui était d'autant plus reconnaissante d'avoir tout abandonné pour l'accompagner dans ce pénible voyage. Mais sa bonté, son dévouement pour elle, son empressement à tout lui sacrifier, lui pesaient de plus en plus. Il lui fallait s'en libérer au plus vite. Elle ne lui devait déjà que trop.

Alexandre Landa, la tête enfoncée dans le col de sa pelisse, fumait un cigare turc car il ne supportait pas l'odeur de sueur qui se dégageait des chevaux. Assis sur le siège à côté du cocher, il souriait de satisfaction. Quelle chance que les ouvriers se soient mis en grève juste au moment où le marché était sursaturé et ses entrepôts bondés. « On verra combien de temps leurs beaux discours les nourriront. » Il avait fermé l'usine, pris les clefs et était parti avec sa femme rendre visite à sa belle-mère malade... À vrai dire, c'était le beau-père qu'il voulait voir. Le vieux Gavriel Boïar était riche. Il allait en faire son associé.

Le voyant ainsi fumer son cigare avec délectation, Iva lui demanda avec une haine dissimulée :

– Tu ne crois pas que le soldat risque de mourir en route, Alexandre ?

– Il ne manquerait plus que ça, répondit-il, agacé et nerveux. Par les temps qui courent...

– Tu as peur de tout. Mais tu n'as pas eu peur de moi, monsieur le héros.

– Iva, qu'est-ce qui te prend aujourd'hui ?

– Rien. Je voudrais seulement devenir un « être d'exception » comme toi.

Il ne répondit pas. Moins on parlait avec sa femme, mieux cela valait.

– Fouette, cocher, fouette, t'endors pas ! – il donna un coup de coude au cocher. Ça ne pense qu'à dormir.

L'Asmodée ne daigna même pas ouvrir un œil. Il se gratta l'oreille du manche de son fouet.

– Hue ! qu'est-ce que j'peux faire, on est en montée...

– Tu n'as pas à ménager les chevaux, ils ne sont pas à toi ! Fouette, fouette ! Il faut déposer le malade quelque part au plus vite. Iva, je crois que nous allons le laisser dans la première maison que nous trouverons. Nous avons fait pour lui tout ce qui était en notre pouvoir. Après tout, il ne faut pas...

Elle aurait voulu lui dire : « Je sais, je sais, ça suffit pour te donner bonne conscience. » Mais le soldat rejeta la couverture, se souleva sur

ses coudes, tourna la tête d'un côté et de l'autre, les yeux fermés, le cou tendu. Il passa sa langue blanche et sèche sur ses lèvres. Iva fit arrêter les chevaux, sortit un pot de métal, posa la tête du soldat sur ses genoux et, sans attendre que le médecin les rejoigne et donne son accord, elle se mit en devoir d'apaiser la soif du blessé.

Le soldat avalait bruyamment, en s'étranglant. Sa mâchoire tremblait, ses dents claquaient contre la paroi du pot. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. L'avidité avec laquelle il buvait, les frissons qui secouaient son corps remplirent Iva de pitié. Elle frissonna à son tour. Elle s'efforçait d'apaiser sa soif sans imaginer les conséquences que son geste pouvait avoir, mais plus elle s'appliquait, plus elle échouait. Le récipient faillit lui tomber des mains. Elle renversa de l'eau sur la barbe et la capote du soldat.

– Assez, assez ! lui cria le docteur en accourant. Assez, au nom de Dieu, une boisson glacée avec la fièvre qu'il a ! Mais vous allez le tuer !

Il passa machinalement la main sur son nez pour remonter ses lunettes, mais elles n'y étaient pas. Il ne les avait pas retrouvées. Il prit encore une fois le pouls du malade, fronça les sourcils, puis les leva de nouveau.

– Un peu de vin lui ferait le plus grand bien, dit-il.

– Y en a dans les provisions, dit le cocher. Un peu de vin ne ferait de mal à personne.

Iva, heureuse de pouvoir réparer sa faute, se tourna vers son mari.

– Donne-moi une bouteille, Alexandre, il n'en boira pas beaucoup. Et puis, s'il en faut pour ma mère, on va...

– Peu importe, l'interrompit-il. Il peut en boire autant qu'il veut. Je crois qu'il dit quelque chose. Si seulement on arrivait à avoir son identité.

– Vous n'en tirerez rien d'intelligible, dit le docteur, versant du vin dans le couvercle du pot, avant de le tendre à la jeune femme. Iva Gavrilovna, faites-lui boire ça.

Il regardait avec envie Iva donner à boire au malade, le couvrir, repousser doucement les cheveux collés à son front.

– Vous auriez fait une parfaite sœur de charité, lança-t-il avec mauvaise humeur.

Elle l'enveloppa de son regard chaud.

– Oui, une sœur.

Le docteur étouffa un soupir. Sans attendre que la télègue s'ébranle, il se remit en marche au bord du chemin. Quelqu'un éteignit les dernières étoiles dans le ciel.

À nouveau, une montée ralentit le chargement. L'obscurité se muait en une grisaille vaporeuse. La forêt se figea dans le silence. Soudain un joyeux gazouillis la remplit. Après de longs jours sombres et gris, le soleil se levait enfin. L'Asmodée ouvrit les yeux, se redressa et se mit à fouetter les chevaux. À mesure qu'ils grimpaient, le ciel se déployait et s'embrasait.

Iva restait assise, immobile, les yeux mi-clos. À travers le fin lacis de ses cils, elle regardait ce soleil qu'elle n'avait pas vu depuis dix ans. Son mari lui posait des questions, le docteur lui parlait, mais elle était très loin. Elle revivait ces matins clairs d'été où, se glissant hors de la maison sans que sa mère, ses frères ou ses belles-sœurs ne la remarquent, elle laissait le village derrière elle et courait de toutes ses forces rejoindre Daniyel. Jamais elle n'avait pu arriver au rendez-vous la première. Il était toujours là avant elle. Le soleil se levait. Elle trouvait Daniyel assis, les doigts enfoncés dans ses épais cheveux en broussaille. Il ne tournait même pas la tête à son approche, il semblait ne pas la remarquer. Mais dès qu'elle se laissait glisser à ses côtés, il lui passait le bras autour des épaules.

– Sur ma couche, durant les nuits, j'ai cherché l'aimée de mon âme, je l'ai cherchée et ne l'ai point trouvée.

Elle posait la tête au creux de son épaule, il couvrait ses cheveux de baisers.

– Mon bien-aimé, je me suis levée avant l'aube. Dans les champs je suis descendue. Allons nous promener dans les vignobles et les vergers pour voir si la vigne a fleuri, si les grenadiers sont en fleur.

– Iva mon amour, l'interrompait-il, tu sais bien que dans mon cœur les bourgeons ont déjà éclos. Toute la vigne y fleurit.

Elle enlaçait la tête de Daniyel et murmurait à son oreille :

– À toi seul, mon chéri, je donnerai tout mon amour. À toi seul, Daniyel...

Les paupières du soldat battirent. Les premiers rayons de lumière l'éblouissaient. Grâce au vin, une douce chaleur se répandit en lui. Il ouvrit les yeux. Juste en face de lui, à portée de la main, un soleil éblouissant tournoyait comme une boule de feu. Enivré par le vin et le soleil, le soldat regardait les visages tournés vers lui et souriait. Ses yeux hagards, à l'éclat sec, erraient sans se fixer. Dans la clarté du jour, son visage paraissait encore plus fiévreux, plus rouge encore.

– Où est-ce que je suis ? bredouilla-t-il. Qui êtes-vous ?



Ses forces l'abandonnèrent aussitôt. Ses efforts pour rappeler à sa mémoire ce qui lui était arrivé accroissaient le chaos de son esprit. Il ferma de nouveau les yeux.

Le docteur était cependant parvenu à lui arracher quelques mots : « La vieille auberge... Avrom... » D'étonnement, Alexandre Landa ôta le cigare de sa bouche et se tourna vers le cocher :

– T'entends ? demanda-t-il. Tu as compris ce qu'il a dit ?

– Hue ! Hue-là ! Pourquoi, j'comprends encore ma langue !

– On n'est pas plus avancé pour ça, dit le docteur. Ça n'explique rien, la vieille auberge, Avrom...

– Non, ça ne nous avance à rien, répondit Alexandre, retombant dans l'indifférence la plus totale. Mais je ne m'en fais pas pour lui. Iva avait raison, on va l'amener chez mon beau-père et on verra après.

Soudain, à la stupéfaction générale, Iva poussa un cri de joie. Penchée sur le soldat, elle lui caressait le visage.

– Avrom, c'est toi, Avrom, Avrèmèlè ?

Il remua les lèvres, sourit et sombra de nouveau dans le sommeil. Iva ne pouvait détacher les yeux de ce visage.

Tous la regardaient passer doucement ses doigts sur les sourcils noirs et touffus du soldat, jouer avec les mèches ébouriffées qui tombaient sur son front. Elle ne disait rien. Elle haussait seulement les épaules de surprise. Était-ce bien lui, le petit Avrom, le frère de Daniyel, le garçonnet maigre et chétif qui, dix ans plus tôt, avait voulu l'aider à s'enfuir de chez elle ? En cette sombre nuit, vêtue de sa robe blanche de mariée, elle avait remis sa vie entre les mains d'Akivè et celles d'un enfant de douze ans. Ils s'étaient enfoncés dans la forêt. Avrom fouettait le cheval. Akivè craignait que le traîneau ne se casse à force de cogner contre les pins enneigés. Et elle ne cessait de supplier :

– Avrèmèlè, Avrèmèlè, plus vite, plus vite, ma vie est entre tes mains.

Non, ce n'était pas la faute d'Avrom si les frères d'Iva l'avaient rattrapée et ramenée de force. Elle regardait fixement le soldat blessé, son visage hirsute, et, sans lever les yeux, elle murmura à l'adresse du docteur :

– C'est terrifiant... terrifiant, à quelle vitesse passent même les mauvaises années.

## V

Imprévue, déconcertante, la nouvelle de l'arrivée imminente d'Iva et de son mari atteignit la ferme de Gavriel Boïar. Iva et son mari, disait-on, s'étaient arrêtés à l'auberge. Ils avaient ramené on ne savait d'où le plus jeune fils d'Itzkhok, le soldat. Iva parlait avec Daniyel sous le poirier.

La panique s'empara de toute la maisonnée. Rien n'était rangé, rien n'était prêt. Les pains de shabbat n'étaient pas encore cuits. Le ragoût de pommes de terre n'était même pas encore au four. Les veilles de shabbat, les perruques se dressaient sur la tête à force de travail. Et par-dessus le marché, des gens vous arrivent à l'improviste. Pas n'importe qui, de surcroît ! Après une brouille de dix ans, sa grandeur en personne, l'unique et fortunée fille de la maison, avait daigné se déranger. Iva, ce n'était pas tante Libè, la parente pauvre qui venait à pied, son bâton à la main, et qu'on recevait simplement en disant « quelle bonne surprise ! ».

Les portes claquaient. Les femmes réunissaient à grands cris leurs nombreux enfants, comme s'il y avait le feu, puis, de leurs tabliers de toile, elles frottaient un à un les minois barbouillés tandis que les petits se débattaient comme des poussins affolés. Il fallait également changer leurs vêtements. D'énervement, tout leur tombait des mains et elles passaient leur colère sur les gamins.

– Tu leur fais faire une culotte pour la Pâque, et elle craque déjà de partout. Ça vous pousse comme des mauvaises herbes dans un jardin. Que ceux qui m'envient crèvent !

Dès qu'elles eurent fini de s'occuper des enfants, elles firent elles-mêmes un brin de toilette et se lissèrent les cheveux. Tante Libè aidait Beïlè. La grande et maigre Beïlè portait de nouveau une botte de feutre au pied gauche. Elle était encore enceinte. Sa dernière grossesse ne remontait pas à six mois. Tout en mangeant un cornichon, elle s'efforçait de faire tenir les boutons de sa bottine à haute tige avec une épingle à nourrice.

– Pas de doute... c'est du tort... qu'on lui a fait, hein ? marmonna-t-elle la bouche pleine.

Tout le monde savait de qui elle parlait et ce qu'elle voulait dire.

– Qu'est-ce qu'elle pouvait comprendre, à cet âge ? Pas plus de jugeote qu'une chèvre, et une chèvre ça se tient en laisse.

– Une vraie chèvre sauvage, qu'elle était.

– La pauvre, elle avait le béguin.

– Chez Daniyel, elle aurait trimé.

– Nuit et jour à coudre, comme Malkè.

– Et lui... il aurait... barbouillé... ses planches.

Sur ces paroles entra le seigneur des lieux, le propriétaire de la ferme et de tous ses biens, Gavriel Boïar.

– Femmes, pas un mot là-dessus. Que je n'entende plus parler de ça. Moulins à paroles! Pies !

Et il ajouta à l'adresse de sa sœur :

– Explique-leur, Libè, que l'âme d'autrui est une forêt ténébreuse.

À la porte, sans se retourner, il leur recommanda :

– Revêtez vos plus belles robes, et dites de ma part à Velvel, Naftoli, Zaïnvel et Simkhè de quitter leurs blouses et de mettre leurs lévites de satin et leurs casquettes de fête.

Le désordre s'accrut lorsqu'il sortit, et dans l'affolement général on oublia la malade. Assise seule dans la petite pièce du fond, Noïkhè tenait sur ses genoux un agneau nouveau-né.

À l'orée du bosquet de bouleaux, à bonne distance de la ferme, Iva vit venir à sa rencontre toute sa famille par le petit sentier qui traversait le pâturage. Son père avançait en tête, à grandes enjambées, le visage en feu, les pans de sa lévite flottant au vent. Derrière lui venaient ses quatre fils. Ils marchaient de front, la visière de leurs casquettes de soie un peu de côté, martelant le sol de leurs lourdes bottes crottées jusqu'aux genoux. Malgré le froid, les femmes portaient des corsages à fleurs, des jupes à grands plis et à larges raies, des bottines à talons hauts. Une ribambelle d'enfants, grands et petits, était pendue à leurs basques.

La mère d'Iva n'était pas avec eux. Iva comprit qu'elle ne devait plus quitter le lit. Mais les voyant ainsi parés, elle sut qu'elle était encore en vie.

– Revoir ma mère, quel cauchemar ! Je ne pourrai pas l'embrasser. Non, je ne pourrai pas. Je ne lui pardonnerai jamais.

Tante Libè marchait la dernière, à bonne distance des autres. Cette femme intelligente et belle, mais pauvre, était certainement venue poussée par la misère demander à son frère ce qui restait de sa

dot. C'était sans doute oncle Chmariyè qui l'avait envoyée. Et peut-être voulait-elle prendre des nouvelles de sa fille ? Chifrè lui avait peut-être écrit qu'Iva allait rendre visite à ses parents.

Hormis son père et sa tante, tous étaient des étrangers pour elle. Plus que des étrangers : des ennemis, et surtout ses frères. Ces hommes vertueux l'accueillaient aujourd'hui la casquette penchée, un sourire mielleux sur leurs lèvres roses. Exactement comme ils l'avaient escortée jadis après son mariage, plus morte que vive. Ils n'avaient pas changé le moins du monde au cours de ces années. À peine leurs barbes avaient-elles légèrement roussi. Comme ils se ressemblaient... Son père en revanche était méconnaissable. Il était noir comme un gitan lorsqu'elle l'avait quitté. Désormais, sa barbe était d'un blanc éclatant, et sa moustache jaunie par le tabac. Un an après son mariage, ce mariage où elle n'avait été qu'un jouet entre leurs mains, son père avait voulu la voir, lui parler. Mais elle avait refusé de le voir.

Oui, c'était bien dans le cimetière de sa jeunesse qu'elle marchait. Elle quittait à l'instant la tombe de son amour, Daniyel... Et quelque chose de plus que la tristesse envahit son cœur.

Cependant, son regard ne laissait rien échapper. Elle s'attachait à tout, avide du moindre détail, comme l'est celui qui revient après une longue absence sur les lieux où il fit ses premiers pas.

La maison était telle que dans son souvenir ; une aile avait été ajoutée, et elle s'enfonçait un peu plus dans le verger, rien d'autre. Les trois aulnes se penchaient toujours sur le puits, comme s'ils voulaient boire son eau. Sous leur feuillage, un jour froid et ensoleillé de fin d'automne en tout point semblable à celui-là, Daniyel lui avait dit :

– Il n'y a rien de pire que de passer sa vie au bord d'un puits sans pouvoir éteindre sa soif, Iva.

Un autre jour, sous ces mêmes aulnes penchés, il avait murmuré :

– Iva, sans toi je ne pourrai pas vivre...

Oui, pensa-t-elle, ce n'étaient pas des paroles creuses. Elle venait de voir Daniyel. Daniyel se mourait. Les corsages fleuris dansaient devant ses yeux, lui brouillaient la vue. La barbe blanche de son père courait à sa rencontre.

Gavriel vit sa fille sauter de la télègue en marche. Il sourit dans sa barbe et marmonna à sa bru :

– T'as vu un peu, Beilè, comme elle a sauté. Que Dieu la garde.

– La même chèvre sauvage qu'avant, lança Beilè à son mari dès que son beau-père se fut éloigné. Elle nage dans l'opulence comme une crêpe dans le beurre.

Velvel toisa sa femme. Il vit les plaques rousses de son visage, la bottine qui ne voulait pas se fermer sur sa jambe.

– Toi, si tu baignais dans le lait et le miel, tu n'en serais pas plus belle pour ça. Regarde Iva, svelte comme un pin.

– Tu crois que ses habits n'y sont pour rien ?

– Et sur quoi tu les enfilerais, hein ?

– Ferme ton bec, Velvel.

Gavriel ne marchait plus, il courait au-devant de sa fille. Quand il la rejoignit, il prit son visage dans ses larges paumes et plongea ses yeux dans les siens.

– Je sais. Je sais tout, ma fille. En mer il y a beaucoup d'eau mais l'on meurt de soif. Que Dieu nous juge – et, sans lui laisser le temps de dire un mot, il lui baisa le front, les yeux fermés, et alla saluer son gendre et l'inconnu à la belle barbe.

Personne ne bougeait. L'assemblée semblait pétrifiée par le chapeau d'Iva et sa grande plume de paon, son manteau de fourrure d'un noir brillant, ses gants de soie bleus. Personne ne savait quoi dire ni que faire. On s'encourageait :

– Qu'est-ce qui te fait peur, elle va pas te manger...

– Te tortille pas, Guitèl, va l'embrasser.

– Et toi, Beilè, tu l'as déjà embrassée peut-être ?

Les frères d'Iva s'essuyaient les mains sur les pans de leurs lévites, s'éclaircissaient la gorge en toussotant, bredouillaient des mots incompréhensibles. Les richesses de leur sœur forçaient le respect.

Mais une fois que les effusions commencèrent, la distance du bosquet à la maison fut à peine suffisante pour embrasser chacun. Ce n'est qu'arrivée à la ferme que la grande Beilè, craignant de laisser passer sa dernière chance, se précipita sur Iva, la pressant sur son cœur et la couvrant de baisers. Elle semblait ne pas pouvoir desserrer son étreinte.

– Iva, mon cœur, que tu es potelée, un vrai beignet, que le mauvais œil ne t'envoûte pas ! Tu te rappelles Arieh, n'est-ce pas ? Et voici les plus jeunes... Lui, c'est Zoriè, il porte le nom de mon père, qu'il repose en paix. Celui-là, que Dieu lui donne longue vie, se prénomme Itzkhok en souvenir de mon oncle. Celui-ci, je l'ai appelé comme mon grand-père, que la terre lui soit légère. Ma fille a le nom d'Ethel, en l'honneur de ma grand-mère, qu'elle intercède pour nous. Le dernier-né porte le nom d'oncle Eliè...

Et Iva, les yeux mi-clos, ne voyait qu'une seule image : assis derrière l'auberge, adossé au vieux poirier, Daniyel. Daniyel, frileusement emmitouflé dans une couverture rouge rapiécée de vert, en bottes de

feutre, la tête découverte, son abondante chevelure ébouriffée et bouclée comme par le passé, mais blanche comme neige. Elle le reconnaissait à peine. Elle s'approcha pour s'asseoir à côté de lui, mais d'un signe du regard il lui indiqua la fenêtre. Derrière le petit rideau se cachait en effet une femme aux cheveux d'un roux éclatant. Oui, c'était Malkè.

– Il ne faut pas... Ça lui ferait de la peine. Iva, je savais que tu viendrais...

– Je n'en pouvais plus, Daniyel.

– Et le barbu, qui est-ce ?

– Un médecin.

– Le médecin, Iva, est inutile... Ce n'est pas moi, c'est ma vie qui est malade. C'est ma vie qu'il faut soigner... Le médecin est inutile, Iva...

Toutes les belles-sœurs d'Iva vinrent à tour de rôle lui présenter leurs enfants.

– Ça, c'est ma cadette, Froumè. Si tu l'entendais chanter. Lui, c'est mon benjamin, Haïm, en souvenir de ma grand-mère Haïè, la bonne âme...

Et Iva soulevait de terre, portait dans ses bras toutes ces générations ressuscitées : les grands-pères, les grands-mères, les innombrables oncles et tantes incarnés dans ces enfants potelés, lourds, la goutte au nez.

– Ocher, Herch, Moïchè, regardez, c'est tante Iva.

Iva embrassait tous ces enfants et ravalait ses larmes.

Soudain, tous se figèrent. Ils échangeaient des regards interrogateurs. Comment était-ce arrivé ? Que faire ?

Iva vit s'avancer, sortant de la maison, un être indéfinissable : enfant ou vieille femme ? Une longue chemise blanche tombant jusqu'à terre, pieds nus, des cheveux grisonnants taillés grossièrement. Elle l'examina attentivement. Non, ce n'était pas un enfant. Un visage étrange, sillonné de rides profondes, une écorce jaune avec deux yeux profondément enfoncés dans les orbites, éteints, immobiles.

Malgré sa vue perçante, malgré sa bonne mémoire et sa vive imagination, Iva n'aurait jamais pu reconnaître ou même deviner que c'était là sa mère. Et même après avoir vu son père quitter précipitamment son mari et le docteur, même après l'avoir entendu gémir en prononçant le nom de sa mère, Noïkhè, Iva ne put, ne voulut croire qu'il s'agissait de sa mère. L'étrange créature, mi-enfant mi-vieille femme, se précipita vers une petite fille et lui arracha des mains un jouet de bois peint.

– Mémé, mémé, donne, donne, c'est à moi ! cria l'enfant.

Mais la grand-mère, serrant le jouet sur son cœur, essaya de s'enfuir. Gavriel lui barra le chemin.

– Noïkhè, Noïkhè.

Noïkhè s'arrêta, jetant un regard en biais à son mari. Le jouet serré sur son cœur, elle tourna lentement la tête pour examiner chacun. Son visage changea, s'anima. Une petite flamme verte brillait dans ses yeux. Son regard se posa sur Iva. En une seconde, Gavriel l'avait rejointe. Il se pencha et la souleva de terre. Il le savait : quand cette lueur s'allumait dans les yeux de Noïkhè, elle devenait dangereuse.

Tous s'écartèrent. Gavriel emporta sa femme vers la maison. Une sueur froide baignait le corps d'Iva. C'était donc là sa mère ? Cette femme qui, dix ans plus tôt, lui avait administré deux gifles cuisantes et l'avait traînée sous le dais nuptial avec Alexandre ? Un sanglot irréprensible la secoua. Elle se jeta dans les bras de tante Libè.

– Pleure, Iva, pleure, lui dit tante Libè en la guidant vers la maison. Pleure tout ton saoul, ça te soulagera.

## VI

Le soir descendait. Le disque rouge du soleil, annonciateur de vent, s'immobilisa un instant avant de se coucher. Il était captif, pris au piège dans les rameaux entrelacés du vieux chêne qui se dressait, défeuillé et solitaire, dans le champ vide. Le crépuscule exhalait une odeur de neige et de gel.

Itzhok Boïar, assis de côté sur le chariot plein de foin, laissait pendre ses jambes par-dessus la ridelle. Ses épaules larges remuaient sous sa courte pelisse. Un sourcil dressé, mâchonnant un coin de sa barbe, il semblait accablé de soucis.

– C'est comme ça, Dieu m'en garde, qu'on profane le shabbat... Je me suis pourtant dépêché, je savais plus où donner de la tête. J'ai flanqué tous les fruits par terre, dit-il au jeune homme allongé sur le foin, qui venait de se lever sur ses coudes pour l'écouter tout en mordant à belles dents dans une pomme verte et fraîche. C'est presque l'heure de la bénédiction des bougies.

– Et si on arrêta le cheval, dit le jeune homme en plantant ses dents dans le fruit avec un plaisir évident. Si on arrêta le cheval et si on descendait du chariot pour accueillir le shabbat au milieu des champs ? Moi, je me mettrais au lutrin, c'est-à-dire face au soleil couchant, je sortirais mon violon et j'attaquerais un hymne de joie à la gloire de l'Éternel. Depuis que le monde est monde, jamais personne...

– Ne fais pas l'imbécile, Akivè, l'interrompt le vieillard, irrité. J'peux pas vivre sans shabbat. J'ai besoin d'une âme supplémentaire, d'une âme neuve une fois par semaine... Ma vieille âme se dessèche et se racornit en sept jours. Tu m'as déjà pris trop de choses... Laisse-moi au moins mon shabbat.

La façon dont Itzhok avait prononcé les dernières paroles glaça Akivè. Ses dents restèrent plantées dans la pomme. L'aubergiste allait-il revenir une fois encore sur leur vieille querelle ? Il s'était pourtant apaisé ces derniers temps, et ne faisait plus d'allusions. Le vieux avait trop le sens de la justice pour ne pas se montrer compréhensif. Oui,



bien sûr, Akivè avait aidé sa fille à quitter la maison, il ne l'avait jamais nié. Mais plus tard, Kheïrous l'avait abandonné, lui aussi, et s'était engagée dans une autre voie.

Akivè jeta au loin la pomme entamée qui roula dans le champ. Il se redressa, enfonça ses mains dans ses manches.

– Dites-le, je vous ai rendu malheureux, à cause de moi...

– Tais-toi, Akivè. Pas un mot – Itzkhok Boïar détourna la tête. Bon... bon... – il sortit sa pipe. Le soleil est encore là, je peux m'en fumer une encore. Tu peux bien rire, mais pour moi le shabbat c'est quelque chose. Les Boïars ont beau être des aubergistes, des campagnards, des paysans...

– Oui, oui – un sourire triste se joua sur les lèvres d'Akivè. Les Boïars. Dites-moi plutôt, Reb Itzkhok, quel bon vent vous a amené cet oiseau et expliquez-moi un peu à quoi il vous sert.

Akivè pointa une cigogne blanche au fond du chariot. Dressée sur ses longues pattes roses, son bec rouge levé vers le soleil couchant, elle battait de son aile blanche bordée de noir, comme si elle s'apprêtait à s'envoler.

– Pour servir, il ne sert à rien, mais c'est une pitié de Dieu. On ne sait jamais, c'est peut-être l'incarnation d'une âme en peine. Hue ! Hue ! cria-t-il en tirant sur les rênes. Il faut toujours qu'elle écoute ce qu'on dit... Cette année j'ai pris en fermage le verger d'un Allemand, dans les environs. Je croyais que la cueillette serait bonne.

Itzkhok Boïar poussa un soupir.

– Pour un sale été, c'est un sale été. Hue ! Derrière le verger, presque dans le marécage, il y a une petite maison. C'est tout juste si elle tient debout, comme on dit. Une vieille Allemande, une von quelque chose, s'y est installée l'année dernière. D'où qu'elle vient, qui elle est, ce qu'elle fait, ça personne n'en sait rien. Elle fuit les gens. Elle va chez personne et personne vient chez elle, personne ne passe son seuil. Une âme damnée, quoi. Un être humain qui n'aime pas ses semblables, c'est pire qu'une bête. Au printemps deux cigognes sont venues bâtir leur nid sur son toit. Elles y nichaient tous les ans, probablement. Mais l'Allemande s'est mise en devoir de les déloger.

– Pourquoi ? demanda Akivè, étonné.

– Elle avait fait couvrir son toit de chaume neuf, elle avait peur que les oiseaux ne l'abîment. Trois fois les cigognes ont fait leur nid et trois fois l'Allemande l'a démolé. Le printemps n'attend pas. Les jours se réchauffent. Les arbres sont déjà en fleurs... Hue ! Hue ! Les cigognes sont là, sur le toit, à côté de leur nid démolé. Un beau

jour, je vois qu'à côté des deux oiseaux un troisième s'est posé. Ils restent tranquilles, sans bouger, un bon moment. Et puis deux d'entre eux, les mâles probablement, commencent à se battre. La bagarre a fait rage, les plumes volent, et à la fin, le dernier venu s'en va. Mais quelques jours plus tard, le revoilà. Cette fois pas sur le toit : sur la pelouse. Il va, il vient, il sautille, il bat des ailes, jette la tête en arrière, il craquette, craquette à n'en plus finir. Il doit appeler la femelle, je me dis. Il est revenu plusieurs jours de suite. Et qu'est-ce que tu crois ? À la fin, elle s'est envolée avec le danseur. Et mon oiseau est resté sur son toit, tout seul. Des jours entiers, des nuits entières, il est resté sans bouger, sans pousser un cri. Moi, à le regarder, j'avais le cœur qui se fendait. Une bête, ça ne sait pas parler, ça peut même pas se plaindre. Au cours de l'été il est devenu si maigre que les plumes lui tenaient plus au corps. C'est moi qui l'ai un peu engraisé. Hue ! Hue ! – t'as déjà vu ça, toi ? Quand on parle, elle veut plus avancer. Elle écoute. Une vraie bonne femme, toute révérence gardée, il faut toujours qu'elle sache tout... Hue ! Bref, l'été a filé. L'automne a soufflé. Les feuilles sèchent, tombent. Je commence à cueillir les pommes d'hiver. Un beau jour, j'entends des oiseaux dans le pré. Je regarde, et qu'est-ce que je vois ? Un tas de cigognes. Toutes en cercle. Mon oiseau aussi y est. Facile à reconnaître, il est comme passé. Je me dis : ils vont partir dans les pays chauds et le mien avec. Tout à coup, un des oiseaux s'écarte, probablement leur chef, celui qui doit les guider. Il tend le cou vers le mien et se met à lui parler. Les autres aussi se mettent à glottorer. Le roi Salomon savait la langue des oiseaux et des bêtes. De nos jours, nos enfants ne comprennent même pas la langue de leurs parents... Hue ! Hue ! Ils sautillent autour de mon déplumé. Ils tiennent conseil, que je me dis. Ils se demandent ce qu'ils vont en faire, s'ils vont l'amener. Comment l'amener s'il tient même pas debout. Et puis, je vois le chef qui s'approche et lui assène un grand coup de bec sur la tête. Tous les autres suivent son exemple.

– Et vous, vous étiez comme Aristote, à les regarder froidement ?

– Comment regarder ça sans broncher ? J'ai crié, j'ai couru vers eux. Les cigognes se sont aussitôt envolées. Et celle qui était restée tout l'été sur le toit sans bouger, même l'Allemande n'y faisait plus attention, était laissée pour compte, celle-là gisait ensanglantée, abandonnée. Oh là là, y a pas de justice dans la vie. Hue ! Hue !

L'aubergiste se tut. Il tirait sur sa pipe, les yeux fermés, pensif, soucieux.

Des deux côtés de la route s'étendaient les champs gris cendre de Polésie. Par endroits, un carré d'un vert tendre où pointaient les céréales clairsemées d'hiver tranchait sur la grisaille environnante. Le village n'était plus très loin. Le vent apportait des jardins dépouillés les dernières senteurs d'automne, l'odeur des choux et des tiges sèches des tournesols. On entendait déjà les coups sourds et réguliers des fléaux. En rase campagne, une bise furieuse soufflait. Avec l'approche du soir, le ciel devint plus bas, plus sombre. On sentait la neige dans l'air. La cigogne ouvrait son bec rouge, tendait son long cou vers le soleil brillant et ouvrait son aile ourlée de noir.

Akivè, recroquevillé, ses mains enfoncées dans les manches enlaçant ses genoux, mordillait sa lèvre supérieure et regardait d'un œil distrait le dos voûté d'Itzkhok Boïar.

– Les Boïars, sourit-il de nouveau tristement. Les Boïars... Quelle drôle de tribu. La treizième tribu du peuple juif..

On en trouvait, des Boïars, dans tous les villages, dans toutes les fermes environnantes. Le premier des Boïars, racontait-on dans la famille, s'était fixé dans les forêts de Polésie il y avait bien des générations. Son nom était Ezra. Les Boïars l'appelaient « le patriarche Ezra ». Et tous les ans au premier repas de la Pâque, après la première coupe de vin, chaque Boïar racontait à sa famille – à ses fils et petits-fils, à ses filles et ses brus réunis – comment le premier Boïar s'était installé ici.

Et voilà ce qu'il disait : « Dans un État allemand vivait un Juif. Il était orfèvre. Dieu avait béni ses mains : il avait ciselé les bijoux et les objets précieux des plus grandes familles de ce pays. La coupe d'or dans laquelle buvait le roi, c'était lui qui l'avait martelée, et cette coupe n'était pas une coupe, c'était une merveille : elle éblouissait vos yeux. »

Les Boïars se vantaient : « Au cours d'un banquet offert par le roi à des souverains étrangers, la coupe disparut ; l'un des invités n'avait pu résister à la tentation de la glisser dans sa poche. Mais si chacun a beaucoup d'amis, il a encore plus d'ennemis. Et les ennemis ne manquaient pas à l'orfèvre. Dans ce pays on n'aimait pas les Juifs. Cependant, personne n'osait prendre le risque de s'attaquer ouvertement à notre patriarche. Ezra avait beau faire les objets les plus fins et les plus délicats, il n'en était pas moins capable de casser la figure à qui il voulait. C'était un rude gaillard.

« Nous autres, se plaignaient les Boïars, nous n'avons plus la même constitution. Et puis notre patriarche Ezra connaissait des gens influents. Alors ses ennemis ont utilisé la vieille calomnie traditionnelle

contre les Juifs : ils l'ont accusé d'avoir commis un meurtre rituel. Et c'est arrivé, comme toujours la veille de la Pâque.

« Bas-chevè, notre mère – c'est ainsi que les Boïars appelaient leur aïeule –, s'était levée ce jour-là à l'aube, comme à son habitude. Elle s'apprêtait à faire du feu. Entrant dans la remise pour chercher son bois, elle le trouve entassé d'une drôle de façon. Ça l'étonne. À part elle, personne n'entre dans la remise. De bonne, elle n'en a pas. Ils ne sont que deux. Dix ans de mariage et pas d'enfant, une malédiction de l'Éternel.

« Notre mère déplace un peu les bûches. Ça ne lui disait rien de bon. Tout à coup elle se fige d'effroi : au milieu des bûches, un enfant mort. Ses cheveux se dressent sur sa tête. Elle se sent défaillir. Mais c'était pas n'importe qui, notre mère Bas-chevè. En plus de sa beauté, Dieu l'avait dotée de jugement. Elle comprend tout.

« Notre mère prend toutes les précautions nécessaires et puis elle va réveiller son mari. Elle lui raconte l'affaire. Notre patriarche Ezra écoute l'histoire plus mort que vif de peur. "Il faut filer", dit-il d'abord. Notre mère Bas-chevè le calme et lui déconseille la fuite. Si les Allemands étaient alertés, ce serait une catastrophe pour toute la communauté. Il faut laisser passer les premiers jours de Pâque.

« Ce n'est pas difficile à imaginer... racontaient les Boïars, allongés sur les coussins de leur lit de table, transmettant de génération en génération leur propre récit de l'Exode ; grands et petits écoutaient les yeux écarquillés, le cœur battant. C'est pas difficile à imaginer que la fête de notre patriarche Ezra a été assombrie et gâchée.

« Le soir, en rentrant de la synagogue, il met sa lévite de fête blanche. Les bougies sont allumées. Tout paraît semblable aux années précédentes. Mais un nuage sombre pèse sur la table de festin. Soudain on entend de grands coups à la porte. Même s'ils s'y attendaient, ils blémissent. Une foule de soldats encercle la maison. Leur supérieur se dirige directement vers la remise. On sait où aller, on sait ce qu'on y a mis et où on l'a mis. Mais les soldats ont eu beau retourner la terre dans la cour, mettre la maison sens dessus dessous, arracher les planches du parquet, ils s'en retournent comme ils sont venus : les mains vides. »

Et là, les Boïars interrompaient leur récit. Le visage rayonnant, ils remplissaient les verres. Ils les vidaient dans la joie. Et les pères achevaient.

– Et pourtant, notre patriarche Ezra et sa femme Bas-chevè ont quitté ce pays de malheur et sont venus se fixer dans les forêts de

Polésie. Et là, Dieu les a bénis. Ils ont donné naissance à un fils. Ça, ça a été un vrai Boïar, un homme de la forêt. Et ils l'ont appelé Raphaël, ce qui veut dire guéri de toutes les misères. Notre patriarche Ezra a abandonné l'orfèvrerie. Là, rien à ciseler pour personne. Il s'est fait potier. Un des pots tournés par notre patriarche Ezra s'est conservé dans la famille. Ce pot passe de génération en génération.

– Reb Itzhok, demanda Akivè, le menton sur les genoux, les bras enlaçant toujours ses jambes repliées, c'est vous qui avez le pot, je crois ?

– Le pot de famille ? Oui, c'est moi.

– Vous en avez hérité avec la vieille auberge ?

– Mais tout le monde n'était pas d'accord pour me le laisser. Il y avait beaucoup d'amateurs. Gavriel a remué ciel et terre. Il criait : J'ai plus de droits ! Alors la famille s'est divisée : les uns ont pris parti pour lui, les autres pour moi. Gavriel a des tonneaux d'hydromel, il roule sur l'or. Il aurait probablement fait passer toute la famille de son côté. Mais à l'époque de la guerre du pot vivait encore notre arrière-grand-père Zorekh, que Dieu ait son âme. Il avait déjà doublé le cap des quatre-vingt-dix ans. C'est lui, mon arrière-grand-père, qu'il repose en paix, qui a pris mon parti. Et c'est ça qui a tout décidé.

– Gavriel, dit Akivè en levant la tête. Un drôle de type. Lui aussi a une lubie... Il joue toujours dans des mariages paysans ?

– Non, ces derniers temps il n'y va plus. Mais tu as raison, Akivè, il a une lubie. Je ne l'aime pas beaucoup. Il faut pourtant reconnaître...

– On dit, Reb Itzhok, l'interrompit Akivè, qu'il n'y a pas longtemps deux types sont venus vous acheter le pot.

– Ils ont fait tout le chemin de Pétersbourg. Ils me proposaient une fortune.

– Qu'est-ce que vous leur avez dit ?

– Je leur ai dit : on vend pas son grand-père.

– Et alors ?

– Alors ils m'ont supplié de le leur prêter. Juste pour un mois. Ils voulaient le montrer à une exposition, qu'ils m'ont dit, ou est-ce que je sais. Ça, qu'ils m'ont dit, c'est un travail comme il n'y en a pas deux dans le monde. Comme si nous on le savait pas. Nous, on le savait bien avant que la course aux vieilles poteries juives commence à Pétersbourg... Hue ! Faut toujours qu'elle sache tout.

– Alors, vous leur avez donné le pot ?

– Prêté, tu veux dire ? Je leur ai dit : le pot n'est pas à moi. J'en suis que le gardien. S'ils m'apportent l'accord de toute la famille, je

m'y opposerai pas, qu'ils fassent le tour de la famille... Ça fait bien deux ans qu'ils vont comme ça d'un Boïar à l'autre. Et de Boïars, y en a autant que d'arbres dans la forêt.

– Drôle de tribu, les Boïars, répéta Akivè, pensif. Têtus comme des bourriques, et d'inébranlables optimistes.

– Qu'est-ce qu'ils sont, les Boïars ?

– Ils ne désespèrent jamais.

– Ah ! Itzkhok acquiesça de la tête. Ce qui est vrai est vrai. Nous, on a la foi. On croit avec tout notre cœur, avec toute notre âme. Ne croit pas qui veut, il faut savoir croire, croire jusqu'au bout. Si, Dieu t'en garde, ta foi chancelle, c'est la fin, tu es un homme perdu, un cadavre ambulante. Alors toutes tes souffrances, toutes tes misères deviennent stupides, idiotes, elles n'ont plus aucun sens. Alors tu es fou de les supporter. Pourtant, Daniyel, il dit que la foi et la confiance des Juifs sont une maladie terrible... Hue ! hue ! Voilà qu'elle va prendre la parole, elle aussi... Hue !

L'aubergiste poussait la jument. Il avait peur de se trouver encore en route la nuit tombée et le shabbat commencé. Il vérifiait sans arrêt où en était le jour. Le vent soufflait avec plus de force à l'approche du soir. Le soleil était toujours captif, toujours pris au piège dans les rameaux entrelacés du vieux chêne défeuillé.

Itzkhok Boïar poussa un soupir. Quelle que soit sa préoccupation du moment, quelle que soit la conversation, il n'oubliait jamais ses enfants. Son benjamin était tombé à la guerre, quelque part au bout du monde, en Mandchourie. Daniyel se consumait comme un cerge dans le vent. Kheïrous... elle, c'était la plaie de son cœur. Rokhl ne donnait pas signe de vie, non plus.

– Reb Itzkhok, dit Akivè en sortant du foin une poire longue, jaune comme la feuille d'automne de l'érable, je crois, Reb Itzkhok, que ce sont les Boïars qui sont venus recevoir les Tables de la Loi au mont Sinaï... Ils n'ont eu peur ni du tonnerre, ni de la foudre, ni du nuage noir qui couronnait le mont. Ils n'ont pas eu peur du son de la corne. Vous savez bien, Reb Itzkhok, quand le Tout-Puissant est descendu du ciel dans une nuée de feu et que le mont a tremblé, tout le monde s'est enfui. Seuls les Boïars n'ont pas bougé. Et parmi eux s'en trouvait un qui est connu dans le monde entier. Le grand Boïar Moïse. C'est lui qui a gravi le mont Sinaï.

Itzkhok sourit.

– Ça fait longtemps que tu n'as pas été chez nous. Au moins six mois. Tu traînes avec des comédiens, des pitres. C'est du théâtre que

tu fais ! À quoi vous perdez vos vies. Hue ! Daniyel parle souvent de toi. Il t'aime beaucoup.

Itzkhok prit sa barbe longue et effilée dans sa main droite.

– Daniyel vagabonde dans la forêt. Qu'y cherche-t-il ? Son bonheur perdu ? Tu vas me dire encore : Daniyel, il faut le comprendre... Tu peux parler, toi. Et si je comprends, qu'est-ce que ça change ? Ça vous fend le cœur de le voir. « Le calme été » décline un peu plus chaque jour. Une mère ne peut pas regarder ça froidement. Malkè se dessèche comme une feuille d'automne.

– Comment va-t-il, Daniyel ?

– Comment il va ? Il a les mains qui tremblent, mais il peint toujours. Il a peint sur bois, il a peint sur toile, il a tellement peint qu'il s'est rendu méconnaissable.

– Bientôt un bon médecin le verra.

– Et où est-ce qu'il le prendra, ce bon médecin ?

– Iva l'amènera.

– Iva ? – l'aubergiste dressa son sourcil droit. Quoi, elle vient rouvrir les vieilles plaies ? Avec ton soutien ?

– Oui, Reb Itzkhok, admit Akivè. C'est une victime, elle aussi.

– Il y a victime et victime, soupira Itzkhok Boïar. L'ivrogne aussi fait la grimace parce que l'eau-de-vie est amère... Bien, bien. Béni soit le nom de l'Éternel, nous voilà déjà près du moulin à vent et après on n'a plus qu'à descendre jusqu'à l'étang. Regarde, Akivè, c'est pas mon petit Chmoulik qui court à notre rencontre ? On dirait qu'il a le diable aux trousses. Il nous fait signe. Qu'est-ce qui a bien pu arriver ? Tiens, prends les rênes, tu vas bien te débrouiller tout seul.

L'aubergiste passa les rênes à Akivè et se laissa glisser à terre. Il dévala la pente qui menait à l'étang. Akivè vit de loin l'enfant parler avec excitation à son grand-père. Itzkhok Boïar, très agité, quitta sa pelisse courte qui entraîna son cafetan. Il en enveloppa l'enfant, le souleva de terre, et, en bras de chemise, se mit à courir à travers champs en direction de la vieille auberge.

## VII

Hors d'haleine, Itzkhok Boïar arriva enfin devant la maison, son petit-fils dans les bras.

– Il est là, dites ? Il est là ? demanda-t-il aux voisins attroupés devant la vieille auberge de famille qui se trouvait au milieu du village, presque sur la route.

– Oui, il est là.

– Vivant ?

– Vivant, vivant. Les morts ne marchent pas.

– Les morts ne ressuscitent pas. Ton fils est là, Itzkhok. Il est au lit, tout sourire.

Ils s'écartèrent pour lui céder le passage. Ils auraient beau le dire et le répéter, son désarroi, sa pâleur, ses regards incrédules prouvaient bien qu'il n'en croirait rien tant qu'il ne verrait pas son fils de ses propres yeux.

Les voisins affluaient. Ils voulaient apprendre ce qui se passait sur notre bonne vieille terre. On lui a peut-être dit, peut-être même qu'il a vu, où on distribuait les terres des seigneurs. Là, en Polésie, il n'en était pas encore question... Le vieux Vassile à la jambe de bois (il avait été blessé en Bulgarie lors de la guerre contre la Turquie), son pied valide chaussé d'une espadrille nouvellement tressée, la croix de Saint-Georges agrafée sur la poitrine, venait « causer avec le soldat d'art militaire et de tactique ». Mais il voulait surtout lui demander s'il n'avait pas appris en route où se trouvait le fameux papier signé par notre Petit Père le tzar, invitant tous les paysans sans terre à chasser les seigneurs et à s'emparer de leurs domaines.

Mais il était impossible de parler au soldat. Allongé dans son lit, à moitié mort, il souriait à chacun et des larmes coulaient sur ses joues amaigries. Il comprenait à peine ce qu'on lui disait. Il ne rompit son silence que pour dire à Nathalka :

– Votre mari est vivant.

– Tu dis vrai ? Il vit ?



- Harassim était à l'hôpital avec moi.
- Où est-il alors ? Je t'en supplie, dis-moi la vérité.
- Je dis la vérité. Il ne va pas tarder.

Adossée au mur de l'auberge, Nathalka pleurait en silence. La vieille Harpina, cassée en deux, s'appuyait lourdement sur son bâton de ses deux mains tremblantes et veinées, aux doigts écartés. Son visage ridé, flétri, à moitié caché par un fichu noir, se tournait tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Elle interrogeait tout le monde, sans s'adresser à personne en particulier.

- Où est mon Pavel ? Personne n'en sait rien. Ni fils, ni filles... Je n'ai plus personne et je vis... Il me restait un seul petit-fils, ils me l'ont pris. Ils m'ont laissé mon bâton... Triste sort. Le fils de Todoska est rentré. Le fils de Khvedro est revenu, le fils de l'aubergiste est là, Harassim est vivant. Oh, Dieu tout-puissant, où est mon petit-fils, mon unique soutien, où est mon Pavel, mon cœur, ma colombe ?

Sur la route allait Maria. Dans ses bras, serré contre son cœur, son enfant malade. Son fichu avait glissé et le vent jouait avec ses cheveux couleur de lin. Une lamentation qu'elle n'essayait même pas de réprimer montait aux lèvres de la jeune veuve.

- Mon Nicolas ne reviendra plus jamais. Oh, mon fils, mon fils, on n'a plus de père, ils ont tué notre père. Je me dessèche et notre terre se dessèche. Oh, Nicolas, qu'allons-nous devenir sans toi ? Mon petit, nous n'avons plus de père.

- Que ferais-je de la Mandchourie ? demandait Vassile. J'ai besoin de trois déciatines de terre ici - il se balançait sur sa jambe de bois. Le papier ne va pas tarder. Et alors on chassera les seigneurs. Je prendrai ma jambe de bois à la main. Et v'lan sur le crâne et v'lan ! et v'lan !

- Tais-toi, Vassile, lui conseilla quelqu'un. Tiens ta langue.
- Venez, venez tous, qu'est-ce qu'on attend ?
- T'as raison. Quel vent ! Ça m'a tout l'air d'annoncer la neige.

Le vieux Vassile frappa la terre de sa jambe de bois, enfonça son bonnet sur sa tête, ajusta sa croix de Saint-Georges sur sa poitrine et entonna à pleins poumons :

*En Sibérie  
Le soleil  
Se couche.  
Courage, mes gars,  
Ne vous endormez pas.*

La courte journée d'automne se mourait dans les flammes du crépuscule. Le vent soufflait avec violence. Les branches s'entrechoquaient. Le froid s'insinuait sous l'écorce des arbres. Daniyel refusa de se laisser ramener à la maison. Il rejeta sa couverture rapiécée et se leva sous le poirier, nu et frémissant. Ses yeux restaient obstinément fixés sur la ferme de Gavriel dont les fenêtres s'embrasaient dans les rayons du soleil couchant.

– Iva est là-bas derrière le bois de bouleaux, dit-il à voix haute. Il faut que je la voie seule au moins une fois. Je lui donnerai mes lettres à moitié brûlées... Non, Iva, je ne savais pas moi-même combien je t'aimais. Dis-moi comment j'ai pu vivre dix ans loin de toi. Oh, Iva, Iva.

S'apercevant soudain qu'il parlait à sa femme il se troubla, rougit, tâtonna comme s'il cherchait quelque chose dans le noir. Ne trouvant rien, il cria :

– Tu ne peux pas me quitter d'une semelle, hein ?

– Daniyel, pourquoi m'en veux-tu ? dit-elle en se mordant les lèvres. Est-ce ma faute ? Qui t'a obligé à me passer l'alliance au doigt ? Personne ne t'y forçait. Soit tu cries, soit tu me parles comme si j'étais malade.

– Malkè, répondit-il abattu, ce n'est pas à toi que j'en veux, c'est à moi-même... Excuse-moi, Malkè, excuse-moi, reine.

Il voulut ajouter quelque chose, mais il sentit alors Akivè, qui se plaçait debout derrière lui. Il se retourna et lui passa le bras autour des épaules.

– Akivè, mon ami, tu es donc venu. Rentre à la maison, Malkè. Akivè, as-tu déjà vu Avrom ? Tu as vu ses yeux ? Je crois qu'il a quelque chose à dire. Ses yeux parlent.

– Tu as vu Iva ? lui demanda Akivè.

– Mon ami, reste à côté de moi. Ne dis rien. Tu es le seul avec qui le silence soit parlant. Pouvoir partager le silence, c'est plus important que partager une conversation, tu sais. Comme le silence était bon avec Iva. C'était une mélodie sans paroles. Un air si doux. Et quand nos cœurs débordaient de silence, quand nous n'en pouvions plus de nous taire, nous nous récitions le Cantique des cantiques.

– Daniyel, taisons-nous, veux-tu ?

– Oui, Akivè, mon ami, je me tairai. Il est si difficile de regarder seul un tel coucher de soleil. Reste avec moi, Akivè. Vois comme le soleil repose sur la terre. Deux fois par jour, il faut chercher le soleil sur la terre : au lever et au coucher. Et c'est chaque fois bouleversant.

Il se tut, plongea ses doigts dans ses cheveux blancs.

– Je ne me sens pas très bien, dit-il en s'appuyant sur Akivè. Aide-moi à rentrer, mon ami.

Akivè se souvint de ce jour, quelques mois plus tôt. Ce jour-là aussi, dans une folle exaltation, dans l'un de ces transports où l'on s'élève au-dessus de son sombre destin, où l'on se libère du joug tyrannique imposé par la vie et sous lequel on aspire vainement à la lumière et à l'air, Daniyel, debout comme aujourd'hui sous le poirier, avait affirmé en regardant le soleil se coucher : « Il faut chercher le soleil sur la terre. » Mais ses paroles avaient alors encore une certaine saveur. On y sentait la chaleur de la vie.

Ce jour-là le poirier était en fleur. Un parfum de miel s'en exhalait comme d'une ruche. Dans le bois de bouleaux, l'écorce fine et changeante des jeunes arbres avait éclaté sous l'afflux de la sève. Les oiseaux gazouillaient avec une telle joie qu'ils en perdaient le souffle. Alors, plus que jamais, Akivè sentait que malgré les obstacles, sa route devait s'ouvrir sur un monde de beauté. Et même Daniyel, cet esprit lucide qui ne surestimait jamais rien, qui percevait clairement tout commencement et plus clairement encore toute fin, même Daniyel avait eu le sentiment en ce crépuscule de printemps d'être au seuil de sa vie. Toute la nuit ils avaient marché ensemble.

– Akivè, mon ami, avait dit Daniyel, une telle nuit est une fête pour l'âme.

Tendre était cette nuit de printemps. De l'infinie voûte céleste descendait une lumière bleue. Des fils d'argent tissaient des lacs éblouissants sur les frondaisons des arbres, sur leurs feuilles encore froissées et humides. Daniyel marchait dans la clairière inondée de lumière. Il foulait l'herbe épaisse où scintillaient des gouttes de rosée, il enjambait les ombres allongées des arbres sans éveiller le plus léger bruissement. Il semblait vouloir s'esquiver, sortir à la dérobée de cette ancienne vie qui entravait encore ses pas. Soudain il s'était arrêté, avait plongé ses mains dans ses cheveux ébouriffés dont la blancheur brillait dans la clarté de la lune.

– Akivè, mon ami, quelle nuit, quelle splendeur ! murmura-t-il. Oh, si je pouvais peindre une telle nuit. Tu entends, Akivè, comme la forêt vit ? Les oiseaux ne peuvent pas s'assoupir. J'aime le printemps. Le printemps recèle à la fois une force et une tendresse infinies. L'homme aussi devient plus beau au printemps.

Immobile au milieu de la clairière baignée de lune, ses doigts écartés plongés dans ses cheveux, il geignait de joie. Il dégagea soudain ses mains.

– Akivè, nous n'avons pas le droit de vivre avec le passé...

Akivè avait alors senti que Daniyel allait lui révéler les pensées, les réflexions avec lesquelles il avait vécu tout ce temps.

– Akivè, je suis loin de partager les idées de Kheïrous, mais sur un point elle a raison. Nous ne pouvons plus vivre avec le passé. Non, Akivè, surtout pas avec le passé. Nous en sommes saturés. Le passé me donne la nausée. Toujours la vieille chanson : il était une fois... On a beau le réchauffer, il sent le cimetière. De toute façon, notre passé ne nous quittera pas. Il se dresse inébranlable derrière toute génération. Il nous faut un avenir, Akivè. C'est vrai, les lendemains sont brumeux. L'avenir est une forêt noire, à chaque pas le danger nous guette. Qui sait le visage qu'il va prendre ? Mais je veux monter dans ta roulotte, Akivè, et en route pour une vie nouvelle ! Nous n'avons plus le droit de vivre dans le passé. L'avenir, voilà notre force, voilà notre vie, car la force est la condition même de la vie. Viens, Akivè, descendons jusqu'au fleuve. Le soleil ne va pas tarder à se lever. Viens, mon ami, viens, nous irons à sa rencontre. Jadis Iva accourait à moi...

– Daniyel, nous n'avons pas le droit de vivre avec le passé.

– Oui, Akivè. Taisons-nous. Il faut vivre avec l'avenir.

Ils s'étaient assis sur la berge haute du fleuve pour attendre le lever du soleil. L'autre rive était invisible. Avec le dégel, le fleuve avait débordé. Ses eaux s'étiraient au loin, couvrant les terres basses, noyant les troncs des saules. Il s'ébattait, bruissait, leur soufflait au visage son haleine fraîche. Les fleurs des cerisiers embaumaient l'air du matin.

– Akivè, ce n'est pas moi qu'il faut regarder, mais le soleil. Vois, il commence à se lever. L'orient rougit. Quelles couleurs ! Regarde. Dans la brume qui ondoie comme une fumée lumineuse au-dessus de la forêt, le premier rayon de feu est tombé. Tu entends le chant des oiseaux ? Il faut être plus dur qu'une pierre...

Et Daniyel s'était tu. Il arrachait des brins d'herbe, humides de rosée, les écrasait dans ses mains et en aspirait avidement le parfum. Un arc rouge était apparu à l'horizon. Daniyel avait enfoncé ses mains pleines de brins d'herbe dans ses cheveux. Il avait regardé le soleil s'élever peu à peu dans le ciel. Ses yeux s'étaient embués, son regard voilé de larmes.

– Qu'est-ce que tu as ? lui avait demandé Akivè.

– Est-ce que je sais, moi ? Je me sens ivre. Les ivrognes ont toujours la larme à l'œil, c'est connu.

Et il avait ajouté tristement :

– Ma vie est déjà perdue. Si au moins Iva avait été à mes côtés...

Il n'avait plus rien dit. Il n'avait pas desserré les lèvres de la journée et avait évité Akivè. Mais au moment où Akivè s'apprêtait à partir, il lui avait fait comprendre qu'il avait l'intention de se rendre en ville. Il irait à Kiev tenter sa chance une dernière fois.

Akivè regardait Daniyel. Maintenant, il s'appuyait contre le poirier noir et défeuillé, s'enveloppait frileusement dans sa couverture rapiécée et demandait d'une voix cassée qu'on l'aide à regagner la maison. Akivè comprit avec terreur qu'en cette nuit de printemps il était arrivé à Daniyel la même chose qu'à sa mère, la veille de sa mort.

Elle avait été longtemps malade. On la nourrissait à la petite cuiller comme une enfant. Tout espoir de guérison avait été abandonné quand, un matin, sans l'aide de personne, elle s'était assise dans son lit.

– C'est bien, avait-elle dit, tout est bien !

Elle qui depuis des semaines ne se faisait plus comprendre que par le feu de son regard parlait soudain clairement et distinctement.

– Assez, j'en ai assez de cette maladie. Il faut vivre !

Elle avait regardé par la fenêtre. Deux taches d'un rose pâle étaient apparues sur ses joues sèches et jaunes.

– C'est le printemps, n'est-ce pas, mon petit Akivè, c'est le printemps ?

Des gouttes irisées tombaient des toits sur la neige intacte. Sur une corniche, en face de la fenêtre, deux moineaux aiguisaient leur bec et gazouillaient.

– C'est bien, tout est bien, mon petit.

Elle s'était tue un long moment, puis avait demandé :

– Personne ne vient ?

– Non, maman, personne. Papa remet la télègue en état. Il graisse les roues.

– Il remet la télègue en état ? Alors c'est le printemps pour de bon, mon enfant ?

– Oui, maman. Tu veux que j'appelle papa ?

– Non, Akivè, non, mon petit... ton père... approche-toi, mon enfant, approche-toi.

Il avait obéi. Mais sa mère lui faisait peur. Ses cheveux étaient défaits. Ses yeux étaient dilatés et rouges.

– Maman, suppliait-il, maman, ne me fais pas peur...

– Dieu m'en préserve, mon enfant, Dieu m'en préserve.

– Maman, j'ai peur de toi.

– Mon enfant, mon petit Akivè !

Elle l'avait pris par la main, attiré à elle et fait asseoir sur le lit.

- Tu as peur de moi, Akivè ?
- Non, non, maman...
- Akivè, tu es déjà grand... tu vas avoir treize ans bientôt... treize ans, mon Dieu, déjà treize ans...

Elle l'avait longuement regardé de ses yeux rougis.

- Treize ans ? Tu aimes toujours hanter les musiciens ? Tu veux toujours être violoniste ? Sois-le, mon enfant, sois-le. Tu joueras dans les mariages pauvres... Fais ce que tu veux, mon fils. À mon mariage il n'y avait pas de musiciens. Personne ne vient ?

- Non, maman, personne. Père graisse la télévue.

- Père ? Le père à qui ?

- Mon père à moi.

- Ton père à toi, tu dis ? Aime-le, aime-le très fort, Leïzer le cocher. C'est un homme sans bile. C'est un saint, l'Asmodée... Mais il n'est pas ton père.

- Maman !

Elle avait mis la main sur la bouche, une main tremblante, froide, moite, osseuse. Ses yeux étaient injectés de sang.

- Ce n'est pas ton père. Ton père à toi...

Le sang avait quitté ses yeux qui, un instant, avaient retrouvé leur couleur habituelle. Puis ils avaient roulé dans leurs orbites et la main moite de sa mère avait glissé sur la bouche d'Akivè. Elle s'était affaissée sur le dos. Sa tête avait heurté le chevet. Le bruit mat de sa tête sur le chevet du lit ne devait plus jamais quitter Akivè. Il ne pouvait pas rester seul un instant sans l'entendre. Sa mère, avant de quitter ce monde, avait comme claqué la porte...

Akivè pensa qu'il n'aurait pas la force de ramener Daniyel à la maison. Affalé contre lui, il pesait de tout son poids. Non, sa mère avait eu une mort plus douce. À dix-huit ans, la vie lui avait asséné un coup et l'avait assommée pour toujours. Elle n'avait retrouvé ses esprits que sur son lit de mort. Elle avait soudain saisi qu'elle aussi appartenait au monde vivant. Les deux moineaux, sur la corniche saillante, gazouillaient pour elle aussi. Mais cela avait été l'éclair dans la nuit, après une journée torride. Non, avec Daniyel la vie jouait un jeu plus cruel. Les coups qu'elle lui portait ne parvenaient pas à l'assommer, au contraire. Ils faisaient jaillir des étincelles, voler des éclats. Mais son cœur restait de granit.

- Ami Akivè, dit Daniyel comme s'il lisait dans sa pensée, mon cœur est déjà fêlé, il va éclater. Ça ne va pas, Akivè, ça ne va pas. Amène-moi au lit - il enlaça soudain Akivè. C'est faux ce que dit

Dostoïevski. C'est faux. Un homme ne peut pas rester toute sa vie perché sur un pied, en haut d'un roc, en plein milieu d'une mer déchaînée.

Daniyel parlait vite, avalait ses mots, serrait Akivè contre lui comme s'il voulait se justifier, comme s'il voulait faire comprendre et admettre quelque chose à son ami.

– Ce n'est pas vrai, Akivè, un homme ne peut pas rester perché sur un pied comme un échassier. Dostoïevski ne précise pas non plus combien de temps une telle vie peut durer. Peut-être veut-il simplement dire qu'on peut tout faire d'un homme. Ça aussi, c'est un mensonge. Seuls des esprits malades peuvent engendrer de semblables héros... Mais taisons-nous, plutôt... L'homme a besoin de la terre. Il a besoin d'avoir ses deux pieds sur la terre ferme. Et cette terre ne doit pas être un désert dévasté, mais un jardin florissant. Elle doit être belle et ses vergers doivent être fleuris... Bon, bon, Akivè, je me tais.

Appuyé au bras de son ami, Daniyel traînait les pieds, se retournant sans cesse vers le bois de bouleaux désormais plongé dans les ténèbres. Un dernier rayon élaboussait de rouge une branche qui se balançait haut dans le ciel, seul témoin visible de l'immense brasier qui venait de s'éteindre.

Il n'y avait plus dans la cour que la vieille jument blanche et ventrue, la vieille jument qui voulait tout savoir et tout entendre, couverte d'une pièce de feutre, le museau fourré dans le chariot. Tout en mangeant, elle dressait son oreille fendue et la remuait d'un air menaçant. Elle jetait des regards furieux à la vache rousse à la corne cassée qui, de sa gueule molle, tirait aussi des poignées de foin du chariot. Et Daniyel se revit dans cette pièce bleue inconnue, dont les hautes et larges fenêtres donnaient sur toute la ville. Cette ville où, dans les agences commerciales et les banques de crédit, se traitaient des affaires importantes. Cette ville où, dans une perpétuelle effervescence, les négociants, les courtiers, les industriels, se mêlaient aux seigneurs, aux nobles, aux princes. Les innombrables affiches aux couleurs criardes vantaient les marchandises les plus diverses. Les vitrines multicolores alléchaient les passants, les affriandaient. Dans des phaétons découverts, dans des cabriolets aux roues à pneumatique, attelés de chevaux de race, se prélassaient des femmes élégantes couvertes de bijoux. Elles étaient entourées d'hommes aux barbes soignées ou de dandys rasés de près dont les visages glabres brillaient comme des sous neufs au-dessus de leurs vestes d'une blancheur éclatante. Quelque part, dans cette ville, au milieu de ces femmes, devait se trouver Iva...

Sur les collines, le long du Dniepr, des vergers fleurissaient. Les branches des châtaigniers ployaient sous leurs grappes de fleurs d'un blanc bleuté. Les coupoles dorées des églises lançaient leurs feux dans les rayons du soleil. Et là-bas, dans le faubourg, de petites maisons s'entassaient les unes sur les autres comme des boîtes usées, jetées au rebut. Le Dniepr chatoyait. Sur ses eaux denses et bleues voguaient paresseusement d'innombrables bateaux de plaisance, de petits vapeurs portant des groupes d'oisifs. La grande ville était pleine de poussière, de bruit, d'hypocrisie et de luxure.

Et dans la pièce bleue où se trouvait Daniyel régnait un silence religieux. Daniyel s'y sentait terriblement étranger, déplacé, intrus. On lui faisait jouer le rôle d'un meuble destiné à flatter l'œil du visiteur. La vanité et le snobisme y régnaient. Jamais la joie n'était entrée dans ce salon où le plafond à caissons dorés et le lustre à pendeloques de cristal se reflétaient sur le parquet brillant. Tout y était apprêté et cérémonieux.

Sur des guéridons de marbre rose étaient posées des statuettes de bronze. Un nu, aux muscles saillants, avec une barbe assyrienne et des ailes déployées. Un autre, le regard pathétique, une torche éteinte à la main, à côté d'une urne mortuaire gravée d'une frise. À l'écart, mais bien en vue, se trouvait une figurine de femme nue couronnée de fleurs, jouant de la harpe.

– Partout où mon regard se posait, s'éleva la voix de Daniyel, des nus, des nus, des nus...

– De quoi parles-tu, Daniyel ?

– Et moi, l'imbécile, j'y apportais ma vache.

Le rire secouait Daniyel.

– Qu'est-ce qui te fait rire ? Quelle vache ?

– Akivè, je suis allé en ville, comme je te l'avais dit. Une fois de plus, j'ai jeté mon destin dans la balance du monde. J'apportais ma vache. Tu ne me demandes rien ?

– Si cela avait été une bonne nouvelle, tu me l'aurais dit...

– Pendant huit jours, j'ai désespérément essayé d'obtenir un rendez-vous avec un célèbre mécène. Je lui ai écrit deux lettres. Et quand enfin il m'a reçu, il m'a demandé : « Vous ne parlez que le jargon ? » Tu entends, Akivè, nous parlons comme ces hommes des bas-fonds, un argot de voleurs, un jargon ! « C'est bien ce que j'imaginai. Hmm... J'ai lu vos lettres. Vous vivez dans un village perdu, votre père est marchand de fruits... Avant, vous étiez maître d'école religieuse, pardon, je voulais dire instituteur. Puis batelier sur des



trains de bois. J'ai même lu une de vos lettres dans un cercle d'amis. Très intéressant... Très intéressant... » Et là-dessus est entrée une femme vêtue d'une robe de soie blanche, avec un grand chapeau à voilette. Iva ! Mon cœur a cessé de battre. Il faut fuir, fuir au bout du monde.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Que vient faire Iva dans cette histoire ?

– J'ai cru voir Iva... Et en fait, quelle différence entre elles ? Cette Iva ou l'autre ? « Je n'en ai pas pour longtemps, lui a-t-il dit en russe. Asseyez-vous, ma chère. » Je sens en moi les flammes de l'enfer. Je vois rouge. La colère des Boïars me monte à la tête. Et il me demande : « Où avez-vous étudié ? Quel cours avez-vous suivi ? » J'ai la gorge nouée. Je froisse ma casquette entre mes mains. Je revois l'école talmudique. Nous deux priant avec ferveur, dans l'extase, nos visages inondés de larmes. Nos jeûnes plusieurs jours d'affilée, nos immersions dans l'eau glaciale du lac, en hiver. Les jours passés en pénitence, pieds nus, sur des pois éparpillés. Nos vœux de silence pour des mois entiers. Comment avons-nous pu préserver notre santé physique et morale, c'est là pour moi un mystère, un miracle.

– Que lui as-tu répondu ?

– Que pouvais-je lui répondre, alors que mon destin était entre ses mains ? Il m'examinait avec un sourire étudié, un sourire mielleux. Moi aussi je l'observais, ce mécène célèbre. J'essayais de le voir depuis huit jours ! Dans l'auberge où j'étais descendu, il y avait des contrôles de police toutes les nuits. Je les passais toutes, sans exception, au grenier.

– Daniyel, ne parle pas. Il vaut tellement mieux se taire.

– Oui, Akivè, taisons-nous... Je voyais mon mécène de profil. Ah oui, j'allais oublier. Quand je suis entré, il ne m'a pas tendu la main, il m'a simplement fait un signe de tête. Il était là, grand, maigre, une grosse tête chauve, une moustache noire, une barbiche en pointe, bien soignée.

– Tu le dépeins à merveille – Akivè éclata de rire. Je vous vois d'ici, l'un en face de l'autre vous examinant... Et la belle ?

– « Voyons », me dit-il encore, avec son sourire débonnaire et mielleux, un sourire censé m'encourager, me soutenir, moi le campagnard. « Voyons, maître, montrez-moi vos œuvres. » Je commençai à déballer les tableaux. Mais il leva la main, alarmé. « Pas tous, pas tous. Montrez-moi, maître, un tableau... Disons deux. Mettez-les là-bas, la lumière y est bonne. Un instant, ma chère, un instant », ajouta-t-il en russe à la femme qui attendait. Akivè, as-tu vu que mes mains

tremblent déjà ? Oui, tu as raison. Il faut se taire. Je lui ai montré la vache rousse avec la corne cassée...

– Et le tableau lui a plu ?

– Oui, beaucoup... Je le vois encore sortir son mouchoir en toute hâte et le porter à son nez, comme si ma vache puait le fumier. « Tout de suite, ma chère, tout de suite ! » Dans le grand miroir à cadre doré, Iva me regardait. Voilà, pensais-je, ce qu'est devenue Iva... Assise sur le divan, un beau visage, de beaux yeux las, elle bâillait, une main blanche et soignée devant la bouche, le regard posé sur mon pantalon. Je jette un coup d'œil sur mon image dans la glace. Mon pantalon, que Malkè avait frotté, lavé, repassé pendant deux jours, avec tant de dévouement, brillait comme des oignons pelés. Les jambes du pantalon ne parvenaient pas à couvrir les tiges de mes bottes... Bon, Akivè, bon, je ne dirai plus rien... Elle a sorti un billet, un billet de dix roubles... et me l'a tendu. Pourquoi t'arrêtes-tu, Akivè ? Amène-moi au lit... Je t'en prie.

## VIII

En entrant dans la maison, Daniyel se redressa, affectant une expression joyeuse. Il dissimulait sa détresse, ne voulant pas gâcher le bonheur de ses parents alors qu'Avrom était revenu. On l'avait tenu pour mort. Il y avait des années que la maison n'avait connu une telle joie un vendredi soir.

Sur la table couverte d'une nappe blanche étaient posés des chandeliers de laiton, polis par l'usage. Les bougies jaunes, faites de la cire de la ferme, brûlaient d'une flamme claire. De temps en temps en jaillissait un grésillement sec.

– Bon shabbat, dit Daniyel sur le seuil, souriant à tout le monde mais surtout à son frère qui reposait sur le lit, appuyé contre les coussins.

Le visage d'Avrom était rayonnant. Pourtant Daniyel lisait dans ses yeux l'épouvante et l'horreur. Quelque chose pesait lourd sur son âme. Il faut envoyer chercher Doptzia, pensa Daniyel. Il l'attend certainement. C'est elle qu'il cherche des yeux.

Daniyel éprouva un sentiment de reconnaissance à l'égard de son frère. Avrom ne pouvait imaginer à quel point son retour le soulageait. Il serait le seul réconfort, le seul soutien de ses parents dans leurs vieux jours. Avrom avait hérité de la force de son père et de la sérénité de sa mère. Plus tard, on l'appellera lui aussi « le calme été ». Il portera son fardeau tranquillement. Il ne se laissera pas envoûter par le silence des forêts. Un jour peut-être son âme sera ébranlée. Mais le moment n'était pas encore venu. Il n'était pas encore l'un de ceux qui voient et comprennent par eux-mêmes, ceux qui tirent leur propre conclusion. Dieu merci, pensa-t-il, Avrom n'est pas Kheïrous.

– Bon shabbat et une bonne année à toi, Daniyel, bon shabbat et une bonne année à toi, Akivè, une bonne vie à vous deux, mes enfants, répondit « le calme été ». Ne restez donc pas à la porte. Voulez-vous le rituel de prières, pour qu'un mot juif franchisse vos lèvres ? Tu ris, Akivè ? Moque-toi d'une vieille femme. Vous avez

beau rire, quand je lis un bout de Tehina\*, je me sens soulagée, mon cœur devient plus léger. Et vous, pardonnez-moi, vous lisez vos livres et plus vous lisez, plus vous geignez. Pardonnez-moi, je le dis comme je le pense.

– Ami Akivè, tu entends ce qu'elle dit ?

– Ta mère est aussi de ceux qui nous appellent, de ceux qui crient : revenez dans la maison de Dieu, jeûnez, mettez double phylactère, et l'Éternel fera venir le Messie\* !

– Non, Akivè, non. Ce n'est pas de cela qu'elle parle. Elle parle de l'âme. L'homme, dit-elle, a besoin d'un Dieu. Il a besoin de quelqu'un en qui verser son cœur. Ne dédaigne pas ses paroles.

Débordant d'amour, Daniyel regardait sa mère. Avec sa blouse à manches larges, son fichu de soie, elle respirait la paix sabbatique. Des sourires heureux se cachaient dans chacune des rides qui entouraient ses yeux limpides, rayonnants. Elle tapotait les oreillers d'Avrom, remontait sa couverture. Elle s'inventait toujours de nouvelles raisons de ne pas quitter son chevet.

Itzhok Boïar, la main de son fils serrée dans les siennes, accueillait le shabbat de sa voix mélodieuse et émouvante.

– Akivè, ferme les yeux, écoute la foi et la tristesse qui emplissent cette voix.

– Tu n'as pas besoin de m'expliquer ton père, tu sais... Pourquoi ne l'as-tu jamais peint ?

– C'est au-dessus de mes forces, Akivè. Je l'aime et le respecte trop pour oser faire ça. Cette audace... Non, Akivè, c'est au-dessus de mes forces... Il faudrait faire le portrait de toute une génération.

L'imagination de Daniyel s'enflamma. Le sang lui monta au visage et devant ses yeux se dressa un Itzhok Boïar grand, sec, à la carrure large, à la barbe noire et longue. Mais l'image s'effaça aussitôt. Tout cela n'était qu'une apparence. Ce n'était pas en cela que résidait la force d'Itzhok Boïar. On pouvait aussi bien le peindre voûté, cette posture ne révélerait pas la faiblesse : non, il était voûté pour mieux parer les coups inattendus du destin. Sa tête s'abritait derrière son épaule relevée. Ses yeux restaient mi-clos. Son oreille poilue se dressait, se tendait. Il écoutait si le malheur ne venait pas encore. Mais sur son visage était écrite cette opiniâtreté qui proclamait :

– Peine perdue, on ne me brise pas !

Un sentiment de honte, de profonde culpabilité, envahit Daniyel : lui, il s'était laissé briser par la vie. Il ne garda son masque joyeux qu'au prix d'un douloureux effort. Puis il entoura en un geste d'amitié les

épaules d'Akivè et, traînant les pieds, se dirigea vers la pièce voisine plongée dans l'obscurité.

– J'ai passé ma vie à peindre de petits arbres, de petites fleurs, des brouilles... Mais peindre mon père ? Recréer Itzhok Boïar ? C'était au-dessus de mes forces – il s'arrêta de nouveau. Et si je suis incapable de peindre ce tableau, maudite soit l'heure où j'ai pris le pinceau à la main...

Daniyel s'allongea sur le canapé. Les yeux mi-clos, il regardait le poirier dessiner sur le mur ses branches torsées. Le petit Chmoulik apparut soudain dans l'encadrement de la porte.

– Où as-tu été, Chmoulik ?

– Maman m'a lavé les cheveux et m'a changé.

L'enfant restait debout, mal à l'aise, rougissant dans ses vêtements de fête. Ses boucles châtain foncé, encore humides, collaient sur son grand front blanc. Ses prunelles étaient si noires qu'elles semblaient remplir l'œil tout entier.

– Qu'est-ce que tu attends à la porte ? Viens, je vais te raconter une histoire.

– De quoi elle parle ?

– Tu verras bien.

Embarrassé, l'enfant hésitait : allait-il écouter ou non son père ? Daniyel était surpris, Chmoulik n'aimait rien autant qu'une histoire. Pourquoi restait-il sur le seuil, indécis, ses sourcils noirs froncés au point de se toucher ? Un rude combat avait l'air de se livrer dans sa petite personne.

La présence de son fils lui arracha un soupir amer. Qu'allait-il devenir ? Quel destin serait le sien ? Quelle serait l'enfance de l'orphelin ? Ces questions le prirent à la gorge. Elles réclamaient, elles exigeaient une réponse immédiate et impossible. Et moi ? Où serai-je, moi, se demanda-t-il avec angoisse. Ne restait-il vraiment de l'homme qu'une poignée de poussière ? Et la terre continuait à tourner, le soleil à se lever...

D'un seul élan, Chmoulik courut à lui. Il s'agenouilla sur le lit, appuya son menton sur la poitrine de son père. Dans ses yeux brilla une étincelle de colère.

– Pourquoi tu cries après maman ? Maman dit que tantôt tu lui cries après, tantôt tu lui parles comme si elle était malade.

Daniyel frémit. Il caressa la tête de son fils.

– C'est maman qui t'envoie, mon enfant ?

– Non, pa', non... Dis-moi qui est la tantine qui t'a parlé sous le poirier ? Maman a tellement pleuré quand...

– Chmoulik, l'appela Akivè qui, assis à la fenêtre, avait suivi la conversation, ça te dirait d'avoir un sifflet ?

Daniyel poussa un soupir de soulagement. Akivè était venu à sa rescousse au bon moment. Qu'aurait-il pu dire à l'enfant ? Il ferma les yeux. Son cœur était plein de tristesse. Son fils le comprendrait-il un jour ? Probablement pas. Quand il aura grandi, il évitera de parler de lui. Il ne voudra pas le blâmer. Au fond de lui, il le considérera comme un pauvre bougre un peu bizarre. Un coq qui se prenait pour un aigle. Il n'osera jamais le dire à voix haute et sera reconnaissant à celui qui dira un mot gentil sur son père.

Akivè sifflait. C'est ainsi que siffle l'alouette dans les aubes d'été. Le soleil se lève. Elle prend son vol et reste sur place, haut dans le ciel, comme suspendue à un fil. Son chant semble venir du soleil. Elle bat des ailes et siffle, siffle. C'est ainsi que siffle pendant les nuits épanouies de mai le rossignol dans les vergers ou les roseaux au bord du fleuve.

Chmoulik courut vers Akivè pour s'emparer du sifflet. Mais Akivè n'avait rien entre les lèvres.

– Dans quoi avez-vous sifflé ? demanda Chmoulik, déconcerté – il prit Akivè par la main et le mena vers la porte pour l'examiner à la lumière. Dans quoi avez-vous sifflé ?

– Dans un sifflet d'or avec des billes d'argent...

– Et vous l'avez avalé ?

Akivè éclata de rire.

– Hmm... Oui, je l'ai avalé.

Chmoulik serra les poings de colère. Ses sourcils arqués se rejoignirent de nouveau. Tonton Akivè aussi était un tricheur ? Cet été, son grand-père l'avait amené pour la première fois au marché. Auparavant, ils avaient rempli le chariot de pommes du verger. Et tous deux, grand-père et Chmoulik, étaient partis pour le bourg. Grand-père lui avait confié les rênes et le fouet dès qu'ils avaient été sur la route.

– À toi de conduire !

Grand-père lui parlait comme à un grand.

– Fais attention que les galopins ne nous chipent pas de pommes. Ils nous volent le pain de la bouche.

– Qu'ils essaient un peu ! Je leur donnerai un de ces coups de fouet !

Mais les garçons du bourg avaient tellement plu à Chmoulik, surtout celui à la visière arrachée, le noiraud qui boitait. Ils savaient faire

des tours de magie si drôles que Chmoulik avait fini par les laisser approcher du chariot.

– Tu veux que je te montre un tour ? avait crié à Chmoulik le garçon à la visière arrachée, le noiraud qui boitait.

– Vas-y.

– Tu vois ce caillou. Tiens, regarde-le bien. C’est un vrai caillou, je te le jure par l’Éternel. Je l’ai trouvé dans le sable, au bord de la rivière. Il est grand, hein ?

– Et alors, demanda Chmoulik, qu’est-ce que ça peut faire qu’il soit grand ?

– Tiens, prends-le, et mets-le-moi dans la bouche de tes propres mains.

Il avait ouvert la bouche et Chmoulik y avait introduit le caillou. Le noiraud ferma la bouche, cligna d’un œil. Son nez en forme de patate s’aplatit d’une drôle de façon contre sa lèvre supérieure. Il marmonna quelques mots et ouvrit la bouche.

– Qu’est-ce que ça a d’extraordinaire ? demanda Chmoulik, le caillou est sous ta langue. Je peux en faire autant.

– Mais tout à l’heure, il n’y sera plus, dit le noiraud. Tu le vois, il est là. Tout à l’heure, il n’y sera plus.

Il cligna de nouveau de l’œil, écarta les bras, virevolta plusieurs fois sur son pied bot, s’arrêta et ouvrit la bouche... Elle était vide. Le caillou n’y était plus. Chmoulik le regardait bouche bée. La voix de son grand-père s’éleva soudain.

– T’es un beau gardien ! J’en souhaite de pareils à mes ennemis. À quoi te servent donc tes yeux !

Chmoulik se tourna. Les garçons volaient des pommes par un trou qu’ils avaient fait dans la ridelle.

– Ah ! t’es un beau gardien ! Qu’est-ce que t’as à bayer aux corneilles comme ça ?

Chmoulik s’était senti tellement humilié qu’il avait éclaté en sanglots. On s’était payé sa tête. Toute la journée il avait été abattu. Mais il ne pouvait oublier le tour de passe-passe du noiraud. Qu’était devenu le caillou ?

Le soir, alors que le marché tirait à sa fin, Chmoulik avait aperçu le boiteux. Il avait sauté du chariot et couru le rejoindre.

– Je te donnerai deux pommes si tu me dis comment tu fais ton tour de magie.

– Donne-m’en quatre, dit le noiraud, quatre, et des grosses.

Chmoulik avait oublié qu'il était fâché avec son grand-père. Il était retourné au chariot et lui avait soutiré quatre grosses pommes.

– Tiens, avait-il dit au boiteux en les lui tendant.

– Celle-là, je n'en veux pas, elle est véreuse. Va m'en chercher une autre. Je devrais t'en demander six.

Chmoulik était retourné voir son grand-père. Itzhok Boïar, affairé, ne savait plus où donner de la tête, les femmes l'étourdissaient d'un flot de paroles. Il avait échangé la pomme en grommelant.

– Qu'est-ce que c'est que ce trafic ?

Chmoulik n'avait pas pris le temps de répondre : il avait volé retrouver son nouveau copain. Celui-ci avait posément examiné la pomme sous toutes ses faces. Ne lui trouvant pas de défauts, il l'avait introduite avec précaution sous sa chemise, où étaient déjà serrées les trois autres. Il avait passé sa main ouverte de haut en bas sur son nez écrasé.

– Alors ? avait demandé Chmoulik, impatient.

– Alors quoi, imbécile ! Mais je l'avale mon caillou, tout simplement.

Le noiraud avait éclaté de rire en virevoltant sur son pied bot avant de lui tirer la langue et de disparaître au milieu des chariots.

Par-dessous ses sourcils froncés, Chmoulik, furieux, regardait rire Akivè.

– Vous aussi vous l'avez avalé, dit-il en faisant la moue. C'est pas du jeu.

Et il alla se réfugier auprès de son père.

– Pa', est-ce que toi, tu as déjà trompé quelqu'un ?

– Non, mon enfant. Pourquoi me demandes-tu ça ?

– Pa', jamais, jamais, je ne tromperai personne.

Et Chmoulik se sauva.

Daniyel aspira l'air en sifflant. Les paroles de l'enfant résonnaient à ses oreilles comme un serment. Il avait le sentiment, la certitude même, qu'elles n'étaient pas anodines : son fils venait de lui jeter au visage une accusation terrible.

– Akivè, à neuf ans, Chmoulik vit déjà un drame terrible... Il s'est aperçu que tout autour de lui n'était que mensonge.

– Tu prends ça trop au sérieux, Daniyel. Crois-moi, Chmoulik ne pensait à rien.

– Non, ami Akivè, les enfants comprennent beaucoup de choses. Ils ont la vue perçante, l'ouïe fine et le cœur ouvert. À son âge je me posais un tas de questions, et je cherchais des réponses. T'ai-je raconté que c'est à neuf ans que je me suis épris d'Iva ? Et ça m'est resté pour toute la vie... Il y a quelques jours, Chmoulik m'a demandé : « C'est



vrai que tu as une sœur, Kheïrous ? » Et il me regardait avec des yeux brûlants qui exigeaient une réponse. Où a-t-il entendu parler de Kheïrous ? Quand elle est partie, il n'avait que trois ans. Son nom n'est jamais prononcé à la maison.

Daniyel se souleva péniblement sur un coude. Ses articulations craquèrent.

– Akivè, crois-tu que mon fils me comprendra un jour ?

Et, sans attendre de réponse, il enchaîna :

– Toi, tu le sais... J'ai voulu donner de la joie, procurer du bonheur, au moins à un être sur terre. Akivè, j'avais les plus pures, les plus belles intentions. J'ai voulu rendre Malkè heureuse. J'ai voulu qu'au moins ses rêves à elle se réalisent. Oh, Akivè, comme la vie se moque cruellement de nous. Elle prend un malin plaisir à transformer en boue les plus beaux desseins, les sentiments les plus nobles. Ce n'est pas Dieu, c'est le diable qui a créé le monde.

– De quoi parles-tu, Daniyel ?

– De ce qu'il est difficile de dire et plus difficile encore de taire...

Mais il faut se taire, Akivè, se taire.

Il essuya les gouttes de sueur de son front. Son regard s'arrêta sur la fenêtre, se perdit dans la nuit noire, tandis que la cigogne picorait sa main, inerte le long du lit.

– La cigogne a senti dès le début qu'elle faisait partie de la famille... Regarde, Akivè, dans tout le village deux maisons seulement ont de la lumière. Celle des Milner et celle des Zinert. Dans toutes les autres on reste dans le noir, ou dans la lumière de ces torches de sapin goudronné qui enfument les fenêtres. La Russie s'éclaire à la torche.

– Si on réunissait toutes les torches de Russie, dit Akivè, une telle flamme s'en dégagerait que le pays tout entier et le tzarisme flambe- raient comme de la paille sèche !

– Akivè, j'ai peur d'un tel incendie. Le glaive aiguise le glaive.

– Tu voudrais qu'on t'apporte l'avenir sur un plateau d'argent, Daniyel ?

– Je sais que c'est impossible, mais je crois que la coupe du monde est déjà pleine de venin à ras bord. Le brasier est allumé depuis près de deux ans, mais le trône impérial n'est pas encore consumé. Tu entends, Akivè, demanda soudain Daniyel, ou bien je me trompe ?

– Non, Daniyel, tu ne te trompes pas, cela fait un bon moment que je l'entends.

Ils ne se trompaient ni l'un ni l'autre. Dans la nuit montait un chant.

*Rossignol, rossignol, mon bel oiseau,  
Chantait tristement le moineau.  
Un coup d'aile et encore un coup d'aile  
Peine de cœur n'est pas éternelle.*

- Maintenant tu entends, Daniyel ?
- Oui – Daniyel écarta la cigogne de la main. J'entends : Arakcheïev fait la foire.
- Le trône n'est pas encore consumé, mais il est branlant, répondit Akivè. Si Nicolas est obligé d'envoyer ses cosaques dans les marécages de Polésie, c'est bientôt la fin.
- C'est possible, dit Daniyel, pensif, mais avant que le soleil ne se lève... La vie est très compliquée, Akivè, un écheveau embrouillé. Et de toutes parts, ceux qui ont Dieu dans le cœur et ceux qui ne l'ont pas se précipitent pour le démêler. Ils se jettent dessus avec feu, dans une rage aveugle. Tous veulent le dévider et, en un clin d'œil, c'est la mêlée... À l'origine, ils étaient animés des meilleures intentions du monde, et soudain ils s'affrontent en ennemis. Chacun veut faire la leçon à l'autre. On est le censeur, on est le chef, le guide de sa génération. Les amis d'hier sont les ennemis d'aujourd'hui. L'écheveau s'embrouille un peu plus chaque jour. Il absorbe un sang innocent. Non, mon ami, là, il faut des esprits supérieurs, des intelligences hors pair, qui aient une parfaite connaissance de l'homme et une patience, une patience d'ange. Il ne faut pas tirer sur les fils. Il ne faut pas les casser. Kheïrous veut trancher le nœud avec le glaive nu...
- Daniyel !
- Oui, Akivè, je me tais. Tu restes encore un jour ou deux ? – il reprit son souffle. Il faut démêler l'écheveau avec calme, avec douceur. La vie est très compliquée, très embrouillée. Mais avant qu'on ne la démêle... On a volé à l'homme ce qu'il avait de plus cher, de plus sacré : la liberté et la lumière. Sans elles, volonté, courage, foi, meurent. Ami Akivè, un diamant ne brille qu'au soleil et les roses ne poussent pas dans les marécages.
- Daniyel s'assit dans son lit. Comme toujours quand il était agité, il plongeait ses mains, les doigts écartés, dans ses cheveux blancs et ébouriffés.
- Quand on pense à ceux qui gouvernent un pays tel que la Russie ! Un pays immense avec tant de peuples divers. Pobiedonostsev, Witte\*, Pourichkevitch\*, Ignatiev\*, Plévé. Avec leurs bottes ferrées, ils foulent

aux pieds les droits les plus élémentaires de l'homme. Et avec quelle brutalité ! C'est terrible, Akivè, terrible. En haut de l'édifice, sur le trône, l'empereur de droit divin : un robot avec une couronne sur la tête et une hache à la main.

– Daniyel, si tu ne peux pas te taire, je m'en vais.

– Je me tais, Akivè, je me tais. Assieds-toi à côté de moi et taisons-nous ensemble. Mais d'abord, va voir qui est entré ? Peut-être est-ce le commissaire de police ? Il est déjà venu deux fois cette semaine. Va voir qui est là.

Dans la maison étaient entrés en coup de vent deux garçonnetts hors d'haleine. Ils étaient vêtus de pelisses neuves et de bonnets de fourrure, inclinés sur l'oreille. L'odeur de la peau de mouton fraîchement tannée qu'ils apportaient entra dans toute la maison. Leurs bottes à tiges souples brillaient. Le plus petit tenait d'une main un bâton à entailles pour se protéger des chiens, de l'autre une lanterne allumée pour éclairer la route. L'aîné portait à bout de bras un grand paquet.

Sitôt le seuil franchi, sans même prendre le temps de fermer la porte, ils se mirent à débiter tous les deux d'une même voix fluette et d'un seul souffle la leçon apprise pour la circonstance.

– Bon shabbat grand-père et notre nouvelle tante Iva vous envoient ça à vous et à votre cher blessé maman vous demande de renvoyer la serviette.

Puis les deux petits Boïars se turent, ne sachant plus que dire ni que faire. Chmoulik excepté, personne ne s'était approché d'eux, personne n'était venu recevoir le cadeau. Malkè avait même, à leur grande surprise, attrapé Chmoulik par la main et, sans un mot, l'avait entraîné à la cuisine.

Le plus jeune ferma la porte derrière lui et recommença d'une voix hésitante :

– Bon shabbat... grand-père... et notre nouvelle tante Iva...

L'aîné le tira par la manche.

– Tais-toi, on l'a déjà dit.

– On peut le dire encore une fois.

– Espèce de poire ! Est-ce que tante t'a dit de le dire deux fois ?

Rivkè, « le calme été », regardait son mari. Les deux vieux Boïars, Itzkhok et Gavriel, ne se parlaient plus depuis dix ans, depuis le mariage d'Iva. Il n'y avait pas eu de brouille, mais ils s'évitaient. Daniyel, lui, continuait à voir Gavriel. Il avait même donné pendant un semestre des cours à l'aîné de ses petits-fils. Chmoulik jouait parfois aussi à la ferme avec les autres enfants. Quant à elle, Rivkè, depuis que la

« colère divine avait frappé Noïkhè », elle lui aurait bien volontiers rendu visite.

Les deux petits Boïars se rappelèrent de nouveau à la mémoire de la famille. Le plus jeune tapota un pied contre l'autre, feignant de se réchauffer. L'ainé toussota, comme son père, pour s'éclaircir la gorge.

Itzhok Boïar jeta un coup d'œil sur les petits-fils de Gavriel. Malgré le shabbat, ils portaient une lanterne allumée. Il se détourna.

– Je n'en ai pas besoin et je ne veux pas de son cadeau.

Itzhok Boïar sentit le regard de Daniyel posé sur son dos. Il ne le voyait pas, mais il en sentait la brûlure. Il comprit que le cadeau ne venait pas de Gavriel, ne s'adressait pas au blessé. Iva l'envoyait à Daniyel. Pourquoi était-elle revenue ? Daniyel se consumait déjà comme un cierge dans le vent. Il était là, Daniyel, adossé au mur, le regardant. Il avait quitté son lit. Itzhok ne savait que faire. Pour Daniyel, il aurait fallu accepter. Mais comment faire ? Malkè en souffrirait terriblement. Elle ne méritait pas cela. Elle vivait comme dans un cauchemar, on n'avait pas le droit d'ajouter à ses peines. Aujourd'hui, Rivkè lui avait raconté que Malkè avait pleuré toutes les larmes de son corps.

Malkè sortit de la cuisine et, à la surprise générale, vint prendre le paquet des mains de l'enfant. Elle l'ouvrit, en tira deux bouteilles de vin rouge, un gâteau et une boîte carrée, entourée d'un ruban blanc.

– Tenez, les enfants, voilà la serviette. Et remerciez tante Iva de notre part. Mère, où sont les verres ? Père, bénissez ce vin. C'est très gentil de la part de tante Iva. N'est-ce pas, Daniyel ?

## IX

Encore adossé au mur, Daniyel regardait sa femme avec un sourire reconnaissant. Le cœur de Malkè frémit. Pour un sourire de lui, elle était prête à se jeter dans le feu. Elle était prête à parcourir toutes les routes, à affronter le gel, les tempêtes de neige, les marécages mouvants de Polésie. Pourvu que ces chemins mènent à lui.

– Mon Dieu, murmuraient ses lèvres, Dieu de miséricorde et de bonté... En quoi ai-je péché contre Toi ou contre Daniyel ? Aussi loin que je me souviens, je n'ai pas vécu un seul jour pour moi.

Daniyel n'était-il pas toute sa vie ? De la pointe du jour à la nuit noire, elle ne quittait pas la machine à coudre. Des chemises de grosse toile, des souquenilles, des sarraus gris. Après sa journée de travail, elle pouvait à peine se redresser. Allongée dans son lit, le corps trop endolori pour trouver le sommeil, elle se répétait les paroles de sa belle-mère, « le calme été » : « Dieu de miséricorde, je ne me plains pas. Mais pourquoi ai-je mérité cela ? »

Il arrivait aussi à Daniyel de ne plus lui adresser la parole du tout. Alors elle ne savait plus pourquoi elle vivait. Tout lui devenait insupportable, inutile, même l'enfant. Ces jours-là, ces jours où elle ne tenait plus en place, où elle maudissait l'heure de sa naissance, les entrailles de sa mère et sa propre vie – la solitude la poussait au désespoir –, Daniyel semblait l'ignorer. Il peignait. Ou bien, jetant son pinceau dans un accès de rage, il arpentait la maison à grandes enjambées et finissait par s'affaler sur un siège à côté d'elle.

– Malkè, reine, dans tes yeux il y a une tristesse si poignante.

Elle ne comprenait pas : était-ce un nouveau reproche ? Il la prenait sur ses genoux.

– Malkè, tes cheveux ont capté l'or des sapins. Ils sentent le soleil et la menthe.

C'était vrai. Elle lavait ses cheveux avec des feuilles de menthe. Daniyel aimait ce parfum. Mais comment pouvaient-ils avoir une odeur de soleil ? Pourtant, il savait sûrement ce qu'il disait, Daniyel.

Ses yeux s'embuaient. Elle était heureuse. En cette minute, elle lui pardonnait tout. Elle lui demandait cependant avec douceur :

– Daniyel, qu'as-tu contre moi ?

– Ce que j'ai contre toi ? Oh, Malkè, si tu savais ce que veut dire vouloir peindre un tableau...

– Qui t'en empêche ? Le petit n'est pas à la maison. Moi, je reste dans mon coin. Tu n'as pas assez de toile ?

– Ce n'est pas cela, Malkè... Je voudrais peindre un tableau. J'ai une bonne toile, Akivè m'a apporté d'excellentes couleurs.

– Mais alors, pourquoi ne peins-tu pas ? Qu'est-ce qui t'en empêche ?

– Je ne peux pas, Malkè. Je n'y arrive pas. Le monde me pèse. Je suis un bon à rien. J'ai une dette envers tout le monde, tout le monde. C'est tout juste si mon corps m'appartient.

– Daniyel, à qui dois-tu quoi que ce soit ?

– Je veux peindre un été torride, lui coupait-il la parole. Le soleil est de plomb. Tout est brûlé à l'entour. Les pâturages sont roussis. Le bétail s'écorche la gueule jusqu'au sang contre la terre sèche et crevasée, et beugle vers les cieux. La sécheresse fait flamber les forêts. Et un homme, plongé à mi-corps dans un fleuve limpide, meurt de soif...

– Daniyel, Dieu te protège, où as-tu vu un tel été ?

Il ferma les yeux. Il était las. Elle n'avait pas compris.

– Daniyel, l'homme est à mi-corps dans l'eau et...

– Oui, Malkè. Et il ne peut pas se désaltérer. Il ne peut pas atteindre l'eau...

– Il est dans l'eau, demanda-t-elle avec frayeur, et il ne peut pas l'atteindre ? Daniyel...

– Non, il ne peut pas l'atteindre. Dès qu'il se penche pour boire, l'eau se retire et il reste une vase noire...

Elle ne comprenait plus rien. Pourtant Daniyel lui devenait plus cher. Alors que ses paroles lui échappaient, son cœur se remplissait de joie et de fierté. Il lui confiait ce qu'il sentait, ce qu'il pensait. En même temps, il devenait presque étranger, lointain. Il lui semblait qu'un Daniyel inconnu la tenait sur ses genoux. Celui qui la grondait, elle le connaissait et le comprenait. Un mari querelle sa femme, c'est normal. Son père avait réprimandé sa mère assez souvent, et même son beau-père disputait parfois « le calme été ». Elle-même, si elle avait osé, si elle en avait eu le courage, aurait plus d'une fois jeté à la figure de Daniyel des mots bien sentis. Mais celui qui parlait d'un jour d'été torride... d'un homme qui, plongé dans un fleuve limpide, mourait de soif...

Elle enfouissait son visage sur la poitrine de Daniyel, et à travers les différentes odeurs de peinture et d'huile, elle retrouvait celle de son corps. C'était cela, son Daniyel, son vrai Daniyel. Elle l'enlaçait et une torpeur étrange s'emparait d'elle.

– Daniyel, est-ce que tu m'aimes un peu ?

– Je n'ai que toi au monde, Malkè.

Elle était un peu rassurée alors. C'était vrai. Il n'avait personne d'autre. Daniyel lui avait été envoyé par Dieu. Les gens pouvaient bien jaser, prétendre que la vie de Daniyel avait été brisée par le mariage d'Iva et qu'il ne l'avait prise que par pitié, parce qu'elle était désespérément amoureuse de lui.

Il avait agi d'une façon étrange et merveilleuse. Un jour d'hiver, un après-midi de shabbat pour être précis, il était venu chez elle. Il y avait là des filles et des garçons du village et des environs, qui jouaient comme d'habitude au jeu des gages. Ce jeu avait deux avantages majeurs : il était toujours un peu différent, et tout le monde pouvait y participer. Et si le gage obligeait le même garçon à embrasser la même fille à chaque shabbat, il ne s'en lassait pas pour autant.

Daniyel s'était tenu à l'écart, préoccupé. Il se rongeaient les ongles et répondait à peine quand on lui parlait. À cette époque, on lui adressait d'ailleurs rarement la parole : après le mariage forcé d'Iva, personne ne savait que lui dire ou comment lui parler. Les jeunes gens se sentaient un peu coupables. Sous le seul prétexte qu'il était riche, ils avaient laissé un étranger, un vieux garçon, enlever Iva. Ils auraient tous dû aider Daniyel. Ils auraient dû raser la maison de Gavriel, délivrer Iva, enfermer Noïkhè dans une cage à poules. Ils auraient dû chasser son frère Abouch à coups de bâton, ainsi que le riche et noble fiancé.

Les filles s'attendrissaient sur le malheur de Daniyel et laissaient couler une larme à chaque fois que le nom d'Iva était prononcé. Un si bel amour avait été détruit ! Mais au fond de leur cœur elles se réjouissaient : une fille à marier en moins et un garçon en plus. Et quel garçon ! La situation méritait d'attendre, d'espérer, de rêver.

En ce jour d'hiver, Daniyel était donc assis en retrait, presque à la porte. À sa façon de se ronger les ongles on devinait qu'il n'avait pas encore décidé de rester ou de partir. Son embarras n'avait rien d'étonnant. De la pièce voisine parvenait la voix d'Abouch. Daniyel n'avait probablement aucune envie de se retrouver face à son plus grand ennemi. S'il avait été averti de sa présence, il ne serait certainement pas venu.

Son arrivée avait suscité un certain malaise ; les jeunes gens jouèrent avec plus de ferveur et d'enthousiasme pour tenter de le dissiper. Un des joueurs envoyé à la porte eut pour gage de demander :

- Devinez à quoi je ressemble ?
- À un âne, lui fut-il répondu.

De retour avec les autres joueurs, il rit de bon cœur. Mais le mutisme de Daniyel, son air absent leur pesaient. Il leur gâchait leur samedi, seul jour où ils oubliaient le labeur de la semaine et s'amusaient sans arrière-pensée. Les joies étaient rares à la campagne : chaque occasion était précieuse, surtout après le long automne de Polésie où les pluies et les boues obligeaient à rester enfermé chez soi dans un sentiment de désolation.

Soudain Daniyel s'était levé. Il voulait prendre part au jeu. Mais il ne miserait pas une petite pièce dépolie, il voulait une bague en or. Que quelqu'un donne la sienne. Non, pas celle-là, elle avait une pierre. Un simple anneau ferait l'affaire. Malkè avait quitté la pièce en courant pour aller tirer de sa cachette l'alliance de sa mère.

- Tiens, Daniyel. Mais fais attention à ne pas la laisser tomber. Elle peut se perdre dans une fissure du parquet.

La précaution était inutile. Tous savaient que c'était le seul bien que sa mère avait laissé à Malkè avant de mourir, son seul héritage.

- Ne crains rien pour l'alliance, dit Daniyel, elle restera à ton doigt.

Sa voix tremblait. Il était pâle. Il tenait l'alliance très haut au-dessus de la tête de Malkè, entre le pouce et l'index.

- Vous êtes tous témoins ! - il avait pris la main de Malkè, lui avait passé l'alliance à l'index et prononcé très distinctement : « Par cet anneau tu m'es unie par les liens sacrés du mariage, selon les lois de Moïse et d'Israël. »

Au début, ravis de la plaisanterie, les joueurs éclatèrent de rire.

- Voilà ce que j'appelle un bon gage !
- Pour du jeu, c'est du jeu.
- Attendez un peu. Mais il l'a épousée !

De la pièce voisine avaient accouru le père de Malkè, Zakhariyé, et Abouch. Ce dernier s'écria avec un petit ricanement sec, ne tenant pas en place de joie.

- Félicitations, Daniyel ! Félicitations, Malkè ! Félicitations, *mazel-tov*, Zakhariyé ! Tu as, grâce à Dieu, marié ta fille... Offrenous à boire !

À ce moment-là seulement, prenant conscience de ce qui venait de se passer, tous se turent, pétrifiés. Des regards terrifiés se croisaient.



Personne ne bougeait. Abouch allait et venait dans la pièce, se frottait les mains et étouffait un rire silencieux.

– Heureusement qu'on dit toujours que c'est la faute à Abouch ! Là je n'ai même pas eu à lever le petit doigt.

Le père de Malkè, petit homme rabougri à la barbe en broussaille, se passait la langue sur ses lèvres sèches et bredouillait hébété :

– C'est une orpheline, Daniyel, une orpheline... te moquer d'elle comme ça... Daniyel, il va falloir un divorce... faire honte comme ça à une orpheline, et devant tout le monde... tu n'as pas eu pitié de sa jeunesse ? de mes vieux jours, à moi ? De mes huit enfants, c'est la seule qui me reste... la seule...

Daniyel ne répondit que par un seul mot :

– Père...

– Daniyel, c'est...

– Père, félicitez-nous, Malkè est ma femme.

Et en présence de tous, il l'enlaça et posa un baiser sur ses lèvres. Malkè, consternée, se tordait les mains. Son visage était d'une telle pâleur que ses taches de rousseur, qui même en hiver ne disparaissaient pas, s'étaient effacées. Dans ses beaux yeux en amande, une tristesse muette. Elle ne croyait ni les paroles ni le baiser de Daniyel.

– Pourquoi, pourquoi, Daniyel, t'es-tu moqué de moi ?

– Dieu m'en garde ! Malkè, tu es ma femme, tu m'étais promise de toute éternité.

Elle tournait la tête d'un côté et de l'autre, honteuse, pitoyable, comme cherchant à se justifier.

– Je n'y suis pour rien.

Elle courut se cacher dans la chambre, se mordant de dépit le doigt sur lequel Daniyel venait de lui passer l'alliance. Son cœur bondissait dans sa poitrine. Des anneaux d'or tournoyaient à une folle vitesse devant ses yeux. Ses jambes fléchissaient. Mais elle s'accrochait à la porte, l'oreille tendue, pour entendre son père.

– Que cette heure vous soit bonne et propice. La volonté de l'Éternel... Vous étiez destinés l'un à l'autre... Il faut offrir à boire. Ma fille, où es-tu ?

Malkè s'était enfuie se réfugier au fond de la cour. Autour d'elle, tout était couvert d'une neige poudreuse, étincelante, bleutée. Les arbres scintillaient sous une épaisse couche de verglas. Cet univers blanc vacillait devant ses yeux voilés de larmes. Sa mère, oh, que sa mère lui manquait maintenant. Jamais elle n'avait ressenti si cruellement

son absence. Si la neige et le vent ne l'avaient pas arrêtée, elle aurait couru sur sa tombe.

L'alliance de sa mère brillait à son doigt. Quelle belle journée ! Pendant trois jours les bourrasques de neige s'étaient succédé. C'était à ne pas mettre le nez dehors. Mais ce shabbat, cette neige étincelante sous le soleil, s'étaient gravés à jamais dans le cœur de Malkè. Père avait raison – la volonté de l'Éternel –, Daniyel lui avait été envoyé par Dieu. Mais alors, pourquoi Abouch se frottait-il les mains de joie ? Seul le malheur de son voisin réjouissait Abouch. Elle se cacha encore plus loin, derrière la remise qui s'ouvrait sur la forêt. Elle ne portait qu'un corsage. Le gel mordant la couvrait d'une imperceptible couche de givre. Elle sentait encore sur ses lèvres la brûlure du baiser de Daniyel. Mais une douleur sourde, lancinante, insidieuse se glissa en elle. Daniyel ne l'avait jamais aimée. C'était Iva qu'il aimait. Et soudain il était devenu son mari ? Non, c'était un rêve. Elle se répétait obstinément les paroles de son père : « La volonté de L'Éternel... la volonté de l'Éternel. » Pourquoi alors ne s'était-elle pas manifestée avant ? Son destin dormait-il ? Daniyel avait-il vraiment dit devant tout le monde : « Malkè est ma femme » ? Le pensait-il ? Était-ce bien le Daniyel qu'elle aimait depuis toujours ? Elle l'avait aimé en cachette, pas comme Iva qui l'aimait ouvertement, au vu et au su de tout le monde. Elle l'avait aimé en silence, refoulant son amour, sachant qu'il ne pourrait s'accomplir. Elle avait peur de lever son regard sur Daniyel devant les autres. Elle avait peur que son rêve ne fût découvert et profané. Elle ne voulait pas devenir un objet de risée. Malkè la rouquine et... Daniyel ? Iva, voilà une femme pour Daniyel. Et soudain on marie Iva à un étranger, à un vieux garçon richissime. Et Daniyel, à qui elle n'osait même pas penser, vient vers elle, et au beau milieu du jour, en public, lui passe l'alliance au doigt. Elle, Malkè, sera désormais la femme de Daniyel...

Et Malkè, comme si elle avait pris racine, restait plantée devant la table, les mains posées sur les bouteilles de vin, ses yeux en amande ne formant plus qu'une fente étroite, rivés sur le gâteau, sur la bonbonnière entourée d'un ruban au nœud compliqué.

– Viens, Malkè, l'appela sa belle-mère. Viens chercher les verres. À quoi penses-tu ? Tu n'inventeras pas le monde, ma fille. Vivre d'un shabbat à l'autre est un miracle de Dieu. Avrom est à la maison, par la grâce divine... Et toi, Akivè, ne te tourne pas les pouces. Prends le tire-bouchon et débouche une bouteille.

– Moi, dit Daniyel, je n'en boirai pas.

– Pourquoi ? demanda Malkè. Que tu en boives ou que tu n'en boives pas, ça ne change rien.

– Mes enfants, suppliait « le calme été », mes enfants, ne gâchez pas le shabbat. Itzkhok, fais tes ablutions et dis la bénédiction sur le vin. Chmoulik, laisse la cigogne tranquille. Il ne me manquait plus que la cigogne. Avrèmèlè, tu es bien comme ça ou tu veux que je t'ajoute un oreiller ?

Elle s'affaira de nouveau autour de son lit.

– Ta jambe ne te fait pas trop mal ? Que le mal retombe sur moi. Parle, dis quelque chose, mon enfant. Je veux entendre ta voix. Oh, que ta voix m'a manqué...

Elle s'essuya en cachette les yeux, avec les coins de son fichu.

– Quand il est parti, c'était un chêne. Il était beau comme une image. Et c'est un cadavre ambulante qui revient, un tas d'os. Si la peau ne les retenait pas, ils s'éparpilleraient. Je ne l'ai même pas reconnu.

– Qu'est-ce que vous croyez, qu'on revient de la guerre avec un double menton et un petit bedon ? demanda Akivè.

– Voyons, est-ce que je me plains ? Dieu m'en préserve.

Et « le calme été » se dirigea vers la cuisine, de son pas lourd et silencieux. Elle allait aider Malkè à mettre la table.

– On t'a joliment arrangé en Mandchourie, on ne peut pas dire – Akivè s'assit à côté d'Avrom. Tu pourrais poser pour l'Ange de la mort. On ne t'a pas nourri de pigeons rôtis, hein ? On dirait que tu ne mangeais pas à la table des généraux. Pas besoin de me le raconter à moi, j'en sais quelque chose. Il a fallu te serrer la ceinture. Tu crois que je n'ai pas fait le service, moi ? Que si ! c'est vrai, je n'ai pas fait la guerre. Mais servir Sa Majesté en temps de paix, ce n'est pas du gâteau non plus. Ils m'en ont fait voir des vertes et des pas mûres. Je n'ai pas servi longtemps, mais c'était du concentré. J'avais un adjudant – une perle ! Il ressemblait à Nicolas, comment te dire, comme si la même mère les avait mis au monde. Même barbiche, même moustache et surtout même caractère... Très tendre ! Il ne pouvait pas supporter la moindre de nos grimaces, le moindre air contrarié. Il était prêt à tout faire pour nous. L'homme lui était cher et sacré. En un mot, le tzar des adjudants. Donc cet adjudant, ce petit tzar, que Dieu ait son âme au plus vite, faisait sortir sa compagnie devant la caserne et demandait : « Qui sont nos ennemis de l'intérieur ? » Et les soldats devaient répondre, tous en chœur : « Les socialistes, les étudiants, les Juifs. » Moi, je me taisais. Un jour, mon adjudant s'en aperçut. Il s'approcha de moi et me demanda : « Qui sont nos ennemis de l'inté-r-r-ieur ? »

« Je ne réponds pas. Il me repose la même question. Je ne réponds toujours pas. Alors il lève la main droite d'une verste, et il l'avait longue, et me l'envoie sur la figure. Je vois les sept cieux, et notre belle terre verte se dérober sous mes pieds. Il avait des mains d'or, mon adjudant. Un gnon comme ça m'a fait jaillir le jus du nez, un beau jet tout rouge. C'est le premier gnon qui est dur. Les autres, on les met sur le même compte. Il cogne, et moi, je me tais. Je le regarde droit dans les yeux. Soudain il m'ordonne : "Pas de course !" Je cours. Qu'est-ce qui m'en empêche ? Ce n'est pas pour rien que je descends de Sem, fils de Noé, qui a eu des durillons aux fesses, et de Zabulon longues-pattes, fils de Jacob. On me voit, béni soit le nom de l'Éternel, dans toutes les prisons et sur tous les marchés du monde. Je sais nager aussi, même mieux que Noé. Je navigue dans le monde sans arche, je marche sur l'eau, quoi ! Je te dis, je sais tout faire ! Il m'ordonne de courir : je cours. Je fais trois pas, et lui : "Demi-tour !" Je refais trois pas. "Demi-tour !" Là-dessus, je vois de loin un pantalon bleu clair avec trois bandes rouges – un général –, je me dis : il vient entendre les doléances des soldats. Évidemment, personne n'en présente jamais. Qu'ils essaient un peu et ils verraient ce qu'il en coûte. Mais j'ai supposé que de voir courir un soldat, la figure en sang, ne ferait pas plaisir à mon général. Mon adjudant aussi avait vu venir l'officier. "Stop !"

« Moi, je fais la sourde oreille. Je continue à courir, tout droit sur le général. Regarde un peu l'œuvre de ton subordonné, je me dis, et sois-en fier. Le général me fait signe, examine ma figure et appelle l'adjudant. Celui-ci accourt, se met au garde-à-vous à trois pas du général. On dirait qu'il a avalé une perche. Il lui débite toute l'histoire. "Qu'est-ce que je vois ?" Le général a l'air fort satisfait de son adjudant. Ça peut me coûter cher. Il faut à tout prix que j'arrive à tirer ma révérence à tous les deux.

« – Votre Noblesse Impériale, me suis-je écrié en m'adressant au général. Si tu me l'ordonnes, je peux voler comme un oiseau. Je peux t'amener sur la lune. De là, Noblesse Impériale, je t'amènerai au paradis voir la reine de Saba. Elle a des jambes auxquelles on ne résiste pas.

« – Il est fou, dit le général.

« – Tout juste, répondit l'adjudant.

« – C'est toi qui es fou, Noblesse Impériale, criai-je encore plus fort. Ce n'est pas la première fois que je vais dans la lune. J'ai voulu t'apporter en cadeau le croissant d'or, mais... Viens donc avec moi,

Noblesse Impériale. Je le saisis par la main. La reine de Saba est tellement belle... Mais le roi Salomon en a déjà marre...

« Bref, on m'a mis à l'hôpital militaire. Je m'y suis démené comme un beau diable pendant trois semaines. Je les traînais dans la boue, les traitais de tous les noms. On m'a finalement relâché. Diagnostic : oligophrénie. C'est-à-dire que je suis né avec une case en moins.

Akivè éclata d'un rire d'enfant. Il se tapait sur les cuisses.

– J'ai un moulin à vent dans la tête, quoi.

Le rire d'Akivè mit de la joie dans la maison. Avrom, adossé sur ses oreillers blancs, se demandait toujours s'il ne rêvait pas, s'il était vraiment de retour chez lui. Ses yeux brûlants, profondément enfoncés dans les orbites, rayonnaient de bonheur. Du geste même de ses aïeux, il caressait sa barbe noire que sa mère avait lavée et peignée. Un sourire radieux ne quittait pas ses lèvres sèches et enflées. Il était comblé. Doptzia aussi était là. Elle était assise, toute rougissante, à côté de Daniyel. C'était lui qui avait fait annoncer à la jeune fille le retour d'Avrom. Pendant son absence, Doptzia avait beaucoup grandi. Elle était devenue une vraie femme. Elle ne baissait plus les yeux devant tout le monde, elle tressait sa natte tranquillement. Elle savait qu'il aimait ses cheveux blonds. Itzkhok Boïar arpentait la pièce, les pouces dans sa grosse ceinture, et marmonnait les prières dans sa barbe. Comme il avait rêvé d'un tel shabbat, avec ses bougies allumées, ses pains tressés couverts d'une serviette blanche.

Dans les yeux d'Avrom fixés sur les bougies, la joie expira. Les flammes des lanternes escortant Rokhl à sa dernière demeure s'allumèrent. Elles tournoyaient dans la nuit noire. Lui sautait sur ses béquilles, soutenant la civière de l'épaule. Une boule salée monta à sa gorge. Il lui fallait parler à Akivè. À lui seul, il pouvait tout dire. Mais le rire d'Akivè était si communicatif que toute la maisonnée riait avec lui. Même Daniyel souriait.

– Ami Akivè, tu es un homme heureux. Tu prends la vie comme elle vient, et pourtant tu vas au fond des choses. Je t'envie !

– Daniyel, répondit Akivè gravement, monte dans ma roulotte. Nous ferons ma route ensemble. Nous roulerons longtemps. Mais je te raconterai des histoires merveilleuses de paons aux plumes d'or dans un pays d'or. Je sais, la route est longue qui mène à ce pays. Mais un jour, nous entrerons dans la plus belle des vies...

– Amenez-moi aussi, demanda doucement Malkè.

– Mes enfants, dit « le calme été » en hochant la tête – elle s'était arrêtée au milieu de la pièce, ses couverts à la main, et les écoutait

parler. Mes enfants, mettez plutôt notre auberge sur roues. Nous y attellerons la vieille jument blanche et tous ensemble, tout doucement, nous irons à la recherche du paon aux plumes d'or... Que Dieu vous garde. Qu'est-ce qu'ils ne vont pas inventer ! Allons, mettez-vous plutôt à table ! Itzhok, fais la bénédiction du vin, et toi, Chmoulik, laisse donc la cigogne tranquille. Vous entendez les grelots ? – elle se précipita vers la fenêtre et écarta les rideaux. Le voilà encore ! Malheur à nous, il s'est arrêté devant la porte. Ça fait la deuxième fois, qu'est-ce que je raconte, ça fait la troisième fois qu'il vient.

Devant la maison, une calèche attelée de deux chevaux écumants venait de s'arrêter dans un grincement de roues et un furieux bruit de grelots. « Le calme été » laissa tomber le rideau.

- Dieu de miséricorde, aie pitié de nous.
- Protège-nous, Seigneur...

Et le dos d'Itzhok Boïar se voûta encore plus, sa tête s'abrita derrière son épaule levée, son oreille se dressa. Il écoutait. Le malheur était-il encore loin ? Mais le malheur était déjà dans la maison. Le commissaire ouvrit la porte comme s'il entraînait chez lui. Il enjamba le seuil, s'écarta d'un seul bond, se mit au garde-à-vous, fit le salut militaire, et laissa passer un homme grand et maigre.

- On arrive à temps, Votre Noblesse.

La longue capote militaire qui lui tombait jusqu'aux chevilles faisait paraître le nouvel arrivé encore plus grand et plus maigre. Sur le tissu sombre brillaient deux rangées de boutons de cuivre et des galons d'or tout neufs.

- Ha ! Ha !

Le commissaire ne put s'empêcher d'exprimer sa satisfaction. C'était un petit homme, plus gras que gros. Il renifla, ce qui fit vibrer son nez large et rouge, plat sur le dessus, charnu et retroussé à l'extrémité, parcouru de veinules vertes. Sa moustache jaunâtre, terminée en pointe comme celle d'un matou, remua. Ses petits yeux ronds et enfoncés louchèrent malgré lui sur les bouteilles.

– Ha ha ! Les petits Juifs font leur shabbat et boivent à la santé du fiston ? Ha ha ! Eh bien ! Le voilà, dit-il en désignant Avrom du doigt. Le petit oiseau est revenu au nid. Tu t'es fait attendre. Par quels chemins es-tu revenu ? Tu as dû en faire des détours par des sentiers inconnus. Compris !

Daniyel ne pouvait détacher son regard du colonel de la gendarmerie. Un drôle de visage, comme sculpté dans un bois sombre et dur par une main d'ivrogne. Des yeux sans vie, immobiles. Ce ne sont pas